



COURDIMANCHE, VOYAGE AU FIL DES GENS

Jocelyne Godefroy
Ecrivain public

Initié par la Ville de Courdimanche,
cet ouvrage a été réalisé à partir d'entretiens menés par Jocelyne Godefroy, écrivain public.



PRÉFACE



Posée sur une butte qui offre des vues rares à la fois sur le Vexin Français et les tours de la Défense, la ville de Courdimanche, entre ruralité et urbanité, occupe une place toute particulière dans le paysage Val-d'Oisien.

Notre histoire est celle d'un village intégré dans une ville nouvelle, où les familles installées depuis plusieurs générations côtoient celles qui accompagnent le développement de Cergy-Pontoise.

Notre histoire est celle du parc Mirapolis qui aura marqué les esprits, au-delà des frontières de notre commune.

Notre histoire est celle de la terre.

Notre histoire est enfin celle du vivre ensemble, du partage, de la transmission entre les générations.

Ce livre s'inscrit dans le prolongement du travail entrepris par André Parrain. Au fil des témoignages et des rencontres, les Courdimanchois nous ont livré leurs souvenirs, leurs projets... leurs visions de la ville. Chacun a apporté sa vérité, sa sensibilité. Loin d'offrir une image figée, les témoignages se croisent et se répondent, rebondissent d'époque en époque pour former un portrait fragmentaire de Courdimanche.

C'est donc avec une grande fierté que je vous invite à (re)découvrir notre ville, à travers ce voyage au fil des gens.

Elvira Jaouën
Maire de Courdimanche

SOMMAIRE

I. AU FIL DE L'HISTOIRE

1. LA VILLA GALLO-ROMAINE	11
2. AOÛT 1944	21

II. AU FIL DES ÉLÉMENTS

1. MARES ET FONTAINES	29
2. FERMES ET TERRES	37
3. JARDINS ET CITOYENS	81

III. AU FIL DE SES HABITANTS (1960 à 2011)

85

IV. AU FIL DES ÉMOTIONS

1. IMPRESSION D'UN D'ARTISTE-PEINTRE	117
2. POINT DE VUE D'UN PHOTOGRAPHE	121
3. CONTE DE LA DAME DE LA RUE DE LA TOUFFE	125
4. PAROLES D'ENFANTS	133
5. SENSATIONS D'ANTAN	141

V. AU FIL DU QUOTIDIEN

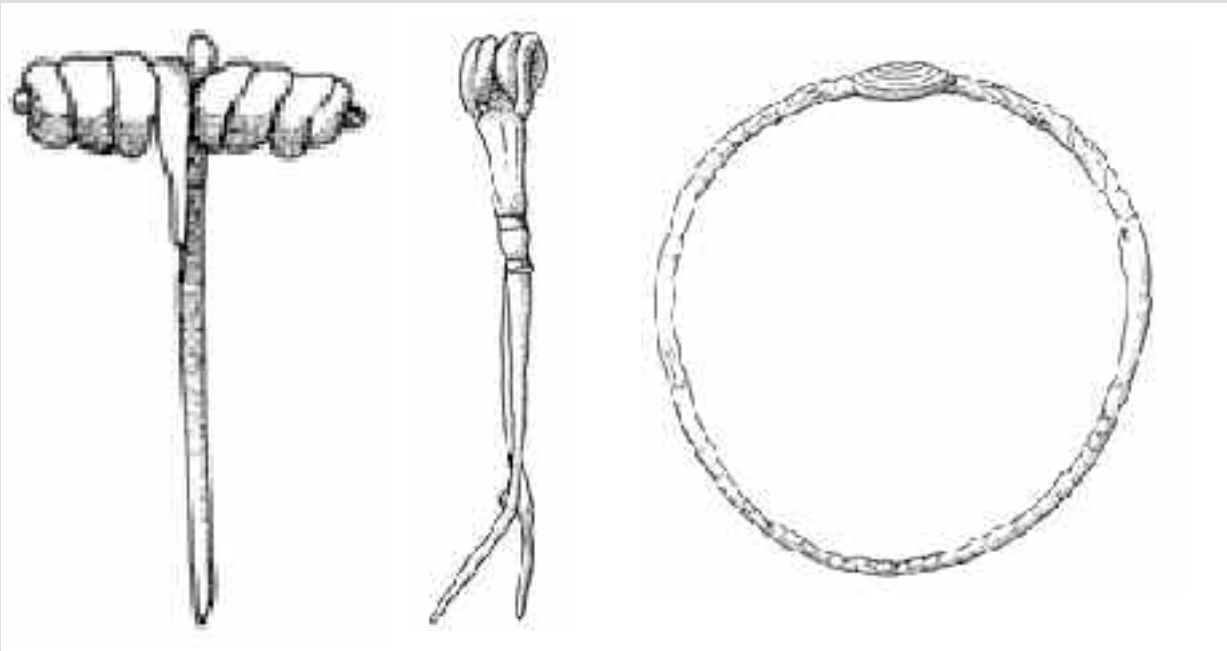
1. L'ÉCOLE D'AVANT	147
2. LE DERNIER CHARRON DEVENU MENUISIER	157
3. MIRAPOLIS : UNE UTOPIE ?	165
4. DU TRAVAIL	175
5. VERS LES AUTRES	189
6. LE COQ DE L'ÉGLISE	207
7. UNE JEUNESSE COURDIMANCHOISE	209
8. L'ENGAGEMENT CITOYEN	217
9. LES LOISIRS	225

VI. AU FIL DES RUES

241

Au fil de l'histoire

1. La *villa* gallo-romaine



Fibules

Bracelet

Objets trouvés lors du diagnostic archéologique en 2009

**Rencontre avec M. Lefeuvre,
archéologue au service départemental d'archéologie du Val-d'Oise.**

Qu'avez-vous découvert à Courdimanche ?

J'ai dirigé en 2009 un diagnostic archéologique au lieu-dit « le Maulu » à l'emplacement de la ZAC de la Touffe qui est devenue, depuis, la future ZAC du Bois d'Aton. Un diagnostic avait déjà été réalisé en 1997, lors de la création du terrain de football synthétique. Les archéologues avaient alors découvert un petit établissement daté de la fin de la protohistoire, c'est-à-dire de la période gauloise.

En 2008, un autre diagnostic a été réalisé par le service départemental d'archéologie du Val-

d'Oise à l'emplacement prévu pour une nouvelle caserne de gendarmerie. La parcelle était petite, mais elle recelait les traces d'une *villa* gallo-romaine.

En 2009, tous les terrains prévus pour la ZAC ont fait l'objet d'un nouveau diagnostic beaucoup plus vaste. Nous y avons découvert une grande ferme datée du I^{er} siècle avant J.-C. au III^e siècle après J.-C. Au début, c'est une ferme de tradition gauloise qui évolue au cours du II^e siècle après J.-C. en une grande *villa* de pierre, typique de l'architecture romaine.

En plus, nous avons trouvé quelques vestiges beaucoup plus anciens qui datent de l'âge du bronze (2000-1200 avant J.-C.). Ils sont peu spectaculaires mais très intéressants, car rares dans le Val-d'Oise. Enfin, le terrain était traversé par une route datée du XVIII^e-XIX^e siècle.

Comment intervenez-vous ?

La loi sur l'archéologie préventive de 2003 définit la procédure d'intervention des archéologues.

Quand il a été décidé d'aménager une ZAC sur la parcelle du bois d'Aton, une demande a été transmise au service archéologie, dépendant de l'Etat, chargé d'évaluer le potentiel archéologique ou le danger pour le patrimoine. Comme cela était le cas, le service départemental d'archéologie a été chargé de faire un diagnostic. C'est-à-dire

creuser des tranchées à la pelleuse, régulièrement espacées, pour couvrir 10% du terrain et constater ce qui est conservé ou non. C'est grâce à ces « fenêtres » que l'on a découvert une *villa* gallo-romaine.

Concrètement, on utilise une pelleuse pour enlever les premiers centimètres de terre végétale. Il faut oublier le cliché de l'archéologue avec son pinceau. Cela ne représente qu'une toute petite partie de son travail. On retire ensuite les sédiments récents déposés par l'eau ou le vent par exemple. Puis on arrive aux niveaux archéologiques, s'il y en a, que l'on reconnaît à de légères différences de teinte. Elles s'expliquent par des mouvements de terre anciens. Un apport de déchets peut donner une coloration plus sombre ou plus claire.



On retrouve également les fondations des murs. Ce sont de simples tranchées remplies de blocs de pierre.

Toutes ces structures archéologiques sont élevées et vidées pour récupérer les objets.

Cela peut être de la céramique, du métal (comme le bronze et le fer), du verre, des ossements..., qui peuvent donner lieu à une datation.

La céramique est le matériau qui est généralement utilisé pour dater, car elle possède plusieurs avantages. D'abord, les poteries sont des biens de grande consommation dont on retrouve beaucoup de fragments ; ensuite, la céramique est imputrescible ; enfin, elle est soumise aux modes, aux couleurs et ses formes évoluent constamment au cours de l'histoire et parfois très vite, ce qui permet une datation précise.

A Courdimanche, nous avons retrouvé beaucoup de céramique sigillée, typique de l'antiquité romaine, d'aspect rouge très brillant. C'est une vaisselle demi-luxe, un peu l'équivalent de notre service du dimanche. Elle est façonnée à l'intérieur de moules décorés avec des sceaux – d'où son nom – représentant des scènes mythologiques, naturalistes de chasse... ou même érotiques ! Parfois une estampille au fond du vase donne le nom du fabricant. C'est en quelque sorte la marque de l'artisan ou de son atelier.

Le mobilier en métal est également abondant. Nous avons collecté des clefs très différentes des nôtres, puisqu'elles ne fonctionnent pas par rotation mais par soulèvement du loquet. Et aussi des fibules (sortes d'épingles à nourrice servant à fermer les vêtements), des bracelets en bronze ornés de pâte de verre ou de pierres semi-précieuses, une bague...

La *villa* est le lieu de résidence d'un grand propriétaire terrien qui pratique l'agriculture et l'artisanat.

Les témoignages agricoles sont un soc d'araire, le ferrage d'une pelle en bois, une sonnaille pour le bétail. Pour l'artisanat, on suspecte une activité de bijouterie à cause de la découverte d'un fléau de très petite balance, d'un marteau d'orfèvre et de plusieurs bracelets identiques.

Après le diagnostic, l'Etat demande de compléter les connaissances avant la construction de la ZAC. Il va falloir décaper entièrement la *villa* pour la fouiller intégralement. Contrairement au diagnostic, la réalisation des fouilles est soumise à la concurrence.

Un appel d'offre va donc être effectué pour une fouille prévue prochainement.

Peut-il y avoir des retards pour le début des travaux ?

Les chantiers archéologiques ne doivent normalement pas retarder les travaux car les archéologues interviennent très en amont des projets de construction. Ensuite, la grande majorité de nos découvertes ne nécessitent pas une préservation sur place. Le but n'étant pas de conserver les traces à tout prix mais de les documenter par l'étude scientifique pour mieux comprendre.

Où sont les objets actuellement ?

Les objets sont conservés au service départemental d'archéologie pour étude scientifique. Ils seront ensuite répartis entre les propriétaires. Dans le cas d'une fouille, ils



appartiennent pour moitié à l'Etat et l'autre moitié au propriétaire du terrain.

A-t-on découvert d'autres villae ?

Nous connaissons beaucoup de *villae* gallo-romaines, mais seulement par l'archéologie aérienne. Des campagnes photographiques réalisées en Picardie, il y a quelques années, montraient une *villa* tous les 5 km, dans des plaines agricoles comparables à celles de Courdimanche. Nous connaissons notamment l'existence d'une autre *villa* à Sagy. Il en reste donc encore beaucoup à découvrir.

Il faut aussi souligner que tous les sites archéologiques ne sont pas détectables depuis les airs. Le type de culture joue un grand rôle pour leur détection. Par exemple dans un champ de blé, les épis seront moins hauts à l'aplomb de

murs ruinés. On peut aussi compléter les connaissances en ayant recours à la prospection pédestre. Ce sont alors souvent des équipes bénévoles qui parcourent les champs pour ramasser des indices remontés à la surface par les labours ou l'érosion.

Quelle est la superficie d'une villa ?

Une *villa* s'étend sur plusieurs hectares en comptant l'ensemble des bâtiments. Ils sont répartis en deux enclos. D'une part, la *pars urbana* correspondant à l'enclos privé du propriétaire avec sa domesticité et certaines activités artisanales. Il faut imaginer que le bâtiment à lui seul mesure 100 à 120 mètres de long. D'autre part, la *pars rustica*, c'est-à-dire une très grande ferme pour le bétail, les réserves de grain, les écuries, les étables, les granges...

Et celle des terrains agricoles ?

La superficie de l'exploitation est un débat encore ouvert entre les archéologues. Au moins 100 hectares, peut être plus. En tout cas, cela dépend des régions et du type d'agriculture, qui est souvent extensif dans l'Antiquité.

A Courdimanche, on imagine que le domaine a pu être commun avec celui de la *villa* de Sagy, probablement plus luxueuse. Notre *villa* serait l'habitat du *villicus*, c'est-à-dire le contremaître qui gère au jour le jour les intérêts du propriétaire.

Il faut souligner qu'à cette époque, l'agriculture était quasiment industrialisée et très tournée vers l'exportation. Rome se sert de la Gaule comme d'une réserve de blé qui irrigue tout l'Empire jusque dans ses confins orientaux... déjà une mondialisation des échanges !

Combien y avait-il de personnes ?

Difficile à dire. Il y avait les employés qui vivaient sur la *villa* et les ouvriers qui rejoignaient l'exploitation pour les gros travaux. L'esclavage est par contre très peu attesté en Gaule du Nord. En tout état de cause, le volume de main-d'œuvre devait être équivalent à ce qu'il était dans une grande ferme jusqu'au XIX^e siècle, avant la mécanisation de l'agriculture.

Et la voie que vous avez découverte ?

Oui, nous avons dégagé un tronçon de l'ancienne route Beauvais-Orléans. Elle est probablement d'origine gauloise, mais elle n'est conservée que dans son état des XVIII^e et XIX^e siècles. Aujourd'hui, il ne s'agit que d'un petit chemin qui longe le terrain de football.



La fouille nous a donné l'occasion de comprendre les modes de construction des routes modernes, ce qui est très peu connu. Sur ce sujet, nous avons une image très théorique issue des textes historiques, mais sur le terrain, la réalité est souvent bien différente.

Notre travail s'enrichit de cette confrontation entre les sources historiques qui donnent le témoignage d'une époque et l'archéologie qui apporte des réalités factuelles.

Entretien du 13 décembre 2011



Au fil de l'histoire

2. Août 1944



Courdimanche entre les deux guerres (place Claire-Girard)



Les derniers jours d'août 1944

Ce jour-là, il y avait beaucoup de mouvements de troupes dans la région.

Ce jour-là, on a reçu une bombe sur les bâtiments à côté de la maison d'habitation, une bombe américaine.

Ce jour-là, Raymond-Louis Berrivin et Claire Girard ont été fusillés. C'était le dimanche 27 août 1944. Une autre bombe est tombée dans notre parcelle d'arbres fruitiers, près de l'actuelle école Parrain. Il y avait des cerisiers, des poiriers, des cognassiers. Le camion de munitions, près de la gare a été incendié par les balles de mitrailleuse, pas par une bombe, comme le dit André Parrain dans son livre.⁽¹⁾

Plus tard, Claire Girard a été trouvée par le vacher de M. Lointier, M. Pierre Gesrel, et non par un promeneur comme indiqué dans le livre d'André Parrain ; il allait couper du maïs pour ses vaches. Dans une parcelle, entre la route de Boisemont et le chemin de Boisemont.

Le vendredi 25 août, vers midi, est arrivé un régiment de parachutistes allemands. Près de 600 personnes. Après trois jours de combat sans dormir. Une quarantaine ont dormi jusqu'au samedi midi, que des jeunes, 16 à 20 ans, des Allemands, ils venaient de Paris ; ils ont dormi sur des bottes de paille dans l'écurie. Un camion est venu en chercher une vingtaine, et en attendant qu'ils viennent rechercher les autres, ceux qui restaient et qui avaient plein de paquets de cacao ont demandé à ma mère de leur faire du chocolat. Ils avaient des gâteaux, se sont installés dans la cuisine et mis le poste, la radio allemande.

« *L'arme secrète va sortir, les Américains à la mer !* », répétaient-ils, ils y croyaient.

Ils sont partis le samedi soir. La bombe est tombée le dimanche. Une journée plus tôt, il n'y aurait pas eu de survivants.

Ce dimanche matin-là, on n'a pas pu sortir les moutons, ça mitraillait de partout. Alors on a battu avec une petite batteuse toute la matinée du dimanche matin et on a mangé. Les volets étaient fermés, il faisait très chaud. J'ai reçu un bout de plafond sur la tête, les volets se sont arrachés, j'ai sauté dans le jardin en chaussettes. Une tôle du hangar est tombée, juste à côté de moi. Avant que la bombe ne tombe, ils avaient mitraillé le toit, les tuiles tombaient devant la porte, ma mère criait, la salle de bains était pulvérisée, plus de fenêtre, mon père aurait pu être blessé. Il n'a pas eu le temps de prendre sa douche.

On a réparé avec des planches, les plafonds sont restés longtemps comme ça.



On avait emménagé en 1943 dans cette maison refaite avec des matériaux difficiles à trouver, au printemps je crois, et on a été bombardé un peu plus d'un an après, en août, la maison a été drôlement ébranlée. On a refait l'écurie nous-mêmes. Le berger ayant pris sa retraite, on n'a pas embauché de berger mais un maçon à la place.

On a tout refait nous-mêmes. D'abord les couvertures des bergeries, et la maison en dernier. Le mur de la cour avait été aspiré, les plafonds étaient crevés, dans la cuisine il y avait un trou. Les chevaux sont restés chez le voisin pendant presque un an, il fallait les ramener à la maison, les nourrir. Pierre Leclerc nous avait loué son grenier, un grand grenier, il fallait aller chercher le foin, c'était la course. Dans la ferme Cavan, il y avait une pièce de DCA qui leur tirait dessus, une autre camouflée avec des branchages, là où est le Foyer rural actuellement. Ça tirait de tous les côtés.

“C’était le front. Du travail et courir.”

⁽¹⁾ André Parrain, *Courdimanche village du Vexin français*, le livre d'Histoire, Paris, 2004

Les Allemands à Courdimanche, chez nous

“Je suis devenu européen pour ne plus revoir la guerre”

Maman avait fait faire une salle à manger dans ce qui était un cellier avant.

La Kommandantur logeait dans cette pièce. Les Allemands sont restés là pendant trois semaines.

Leur commandant était un homme cultivé et très strict, il avait dit à ma mère :

- « *Si un de mes hommes fait des débordements, venez me prévenir.* »

Il y avait des grenades partout, partout.

Quand ce commandant a pris la décision de fusiller Claire Girard et Raymond Berrivin et un troisième homme, ça s'est passé ici. Claire Girard avait la responsabilité d'une exploitation dans l'Oise. Dès que Paris a été libéré, elle a voulu retourner dans l'Oise, en traction. Ils se sont fait arrêter et comme les Allemands « auraient trouvé » une douille de balle dans leur voiture, ça a suffi pour les faire fusiller. Quand le commandant a pris la décision, il a dit à ma mère :

- « *C'est triste la guerre, mais je ne peux pas faire autrement, peux pas faire autrement !* »

Il avait un lieutenant dont il se méfiait, un sale type, un SS, il ne parlait soi-disant pas le français, mais il lisait Honoré de Balzac dans le jardin. Un vrai SS.



J'avais 13 ans et j'étais blond aux yeux bleus. Le soir, le commandant voulait me prendre sur ses genoux. J'étais assez réticent, mais mes parents me disaient :

- « *Tu dois ressembler à son fils.* »

Il avait, en effet, un fils de mon âge. Il me racontait sa jeunesse. Il s'est bien conduit avec nous, ici à la maison, mais il était embarqué dans un système, il n'avait pas le choix.

Pour un rien, il disait : « *C'est triste la guerre.* »

J'ai vu mon grand-père pris en otage, un dimanche, parce qu'un avion avait été touché et les parachutistes s'étaient cachés... Les Allemands ont emmené six otages à Ableiges. Ils avaient aussi pris le maire, M. Langlois et le vacher de mon grand-père.

Comme ils étaient partis avec de vieux vêtements, ma grand-mère a demandé à mon oncle d'aller porter une chemise propre à mon grand-père.

- « *Il n'en aura pas besoin, demain il sera mort !* » lui a-t-on répondu.

Il est revenu bouleversé et n'a rien dit à ma grand-mère.

Mon grand-père aurait dit :

- « *Nous n'avons pas caché les parachutistes, parole de militaire !* »

Ils ont été relâchés deux jours après.

Quand on a vu tout ça on n'a pas envie de le revoir. Même si l'Europe ne sert qu'à ça, c'est pas mal. J'ai voté l'Europe pour ne plus revoir la guerre.

Les prisonniers de guerre et le service de travail obligatoire

Mes frères (*Jean, prisonnier de guerre et Paul, requis par le service de travail obligatoire*) sont rentrés en 1945. On leur envoyait des messages personnels enfermés dans des tubes d'aspirine cachés dans des gâteaux, ma sœur soulignait des lettres dans un roman pour coder le message qu'on voulait envoyer.

L'un participait au sabotage des trains en mettant du sable dans les moyeux des roues. L'autre faisait sauter les fusibles du poste de radio du patron de la menuiserie où il travaillait, pour ne pas qu'il puisse écouter Hitler.



Au fil des éléments

1. Mares et fontaines



Près du bois d'Aton, un ancien lavoir caché...

Chut, filons l'eau !

Dans la mare St-Martin, dans la mare Giroux, bordées de brume le matin,
Aux fontaines qui se cachent,
Aux jets d'eau qui s'enrhument,
Aux abreuvoirs pour les bêtes assoiffées,
Au fond des puits dans les maisons du village,
Des sources dont on ne connaît pas l'origine,
Des "molins" partout dans les jardins,
Sables mouvants gorgés d'eau.

L'eau du réservoir qui vient de Meulan, au Bois d'Aton, pour ceux du bas,
Le château d'eau et son eau captée pour ceux du haut,
Les pompes,

Les retenues d'eau pour les eaux folles,
Les eaux pluviales dans les fossés,
Le sud du village, si humide, réservé aux prairies,
Des coudriers, des noisetiers, pour faire des baguettes de sourcier dont on n'a pas besoin,
faire un trou suffit pour trouver de l'eau.

L'eau qui suinte des murs dans les maisons.
L'hiver, l'eau qui gèle comme des "fleurs après les vitres"
Ce gel, faiseur d'art, qu'il faut gratter pour voir clair,
Au printemps, l'eau qui coule de haut en bas.

Les brocs d'eau qu'on portait,
La fontaine filtrante en céramique pour nettoyer l'eau
Pour la lessive, les cuiviers qu'on remplissait,
Eau, eau, eau, eau, eau,
On ne t'entend plus !



La mare Giroux

La mare Saint-Martin

*On allait essayer d'attraper
des grenouilles, des têtards.*

*Un jour, j'y suis allée
avec ma grande sœur,
elle est revenue les pieds
pleins de boue ;
les vaches allaient y boire
et se trempaient les pieds
dedans, allaient même jusqu'au
milieu et faisaient leur bouse
dedans !*

*Nous aussi,
on emmenait les vaches
au pré de Jean Maître
en dessous de la mare.
Il y avait des arbres fruitiers,
c'était pour nous une belle
promenade !*



Avant les machines à laver et les lessiveuses

Au fond d'un cuvier, tonneau en bois cerclé avec du fer, les femmes étendaient des racines d'iris pour parfumer le linge. Elles les recouvraient de grosses toiles pour éviter le contact avec le linge. Puis posaient les draps. Cela se produisait deux fois dans l'année. À côté, dans une marmite en fonte, elles faisaient chauffer l'eau. Pour arroser les draps et la lessive avec l'eau bouillante, ça prenait toute la journée. L'eau s'échappait par un trou au fond dans un autre cuvier.

Pour rincer, elles devaient aller au lavoir. Le soir, elles le vidaient avec un balai de branches de bouleau, de l'eau de toutes les couleurs là où le linge avait dégorgé. Elles bouchaient la sortie d'eau avec un chiffon.

Le lendemain matin le lavoir était plein d'eau limpide et claire ; elles y rinçaient les draps, agenouillées sur une caisse de paille, avec un battoir.

« J'adorais faire ça ».

Elles laissaient tremper toute la nuit ; un accord tacite avec les autres du village ; ils savaient qu'elles avaient besoin du lavoir ces jours-là. L'après-midi, c'était leur tour avec le linge de couleur.

Les femmes étendaient le linge dans les jardins, dans le grenier, un linge magnifique, séché au vent d'ouest et qui sentait si bon !

A Courdimanche il y avait quatre lavoirs, dont un semi-privé.

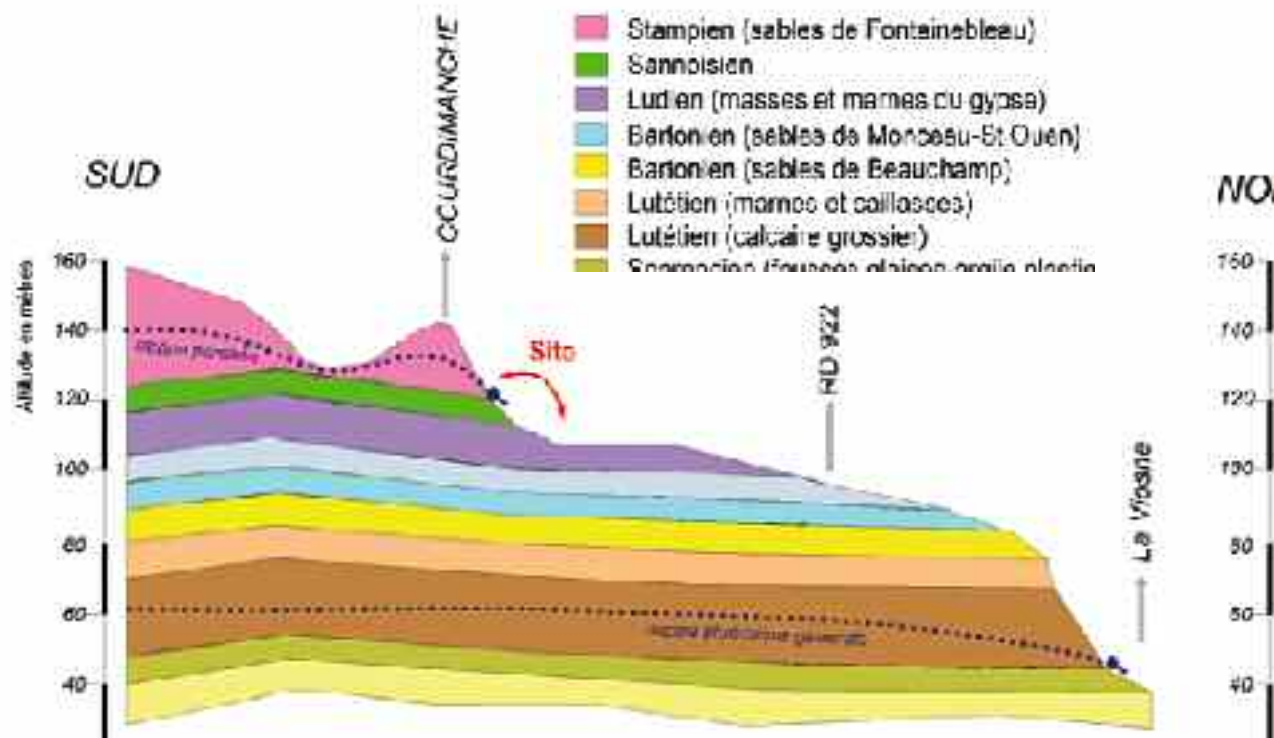


Schéma des nappes perchées

L'eau va, l'eau vient

Courdimanche est une butte témoin argileuse totalement imperméable, détachée du massif calcaire de l'Hautil. La **nappe phréatique**, arrivant sur ce terrain imperméable à Courdimanche, se bombe comme une goutte d'eau sur la table, l'eau restant dans le sable de surface. Ce sont des **nappes perchées**.

Quand il y a un trop-plein, l'exutoire se situe à la limite entre la couche argileuse et la couche sableuse tout autour de la butte. C'est la raison pour laquelle il y a autant de résurgences dans Courdimanche, des molins, les maulus (Meulan).

L'**eau potable** qui arrive à Courdimanche via les réservoirs et le château d'eau, vient d'eau de captage à Meulan, de captage à Condécourt et à Sagy, et du forage de Courdimanche à la station de pompage du Miroir. Un vrai maillage.

Les **eaux usées** repartent à la station d'épuration de Cergy-Neuville où, débarrassées de leurs bactéries, elles sont réinjectées dans le circuit naturel.



Au fil des éléments

2. Fermes et terres



Un des derniers chevaux



La terre à Courdimanche dans les années 50

La ferme Lointier

Parlez-nous d'abord de votre famille

Je suis né ici. La famille Lointier est la plus vieille famille de Courdimanche.

Une famille très éprouvée, ma grand-mère était veuve de guerre et maman veuve à 39 ans. Ce sont presque toujours les femmes qui ont tenu la ferme. On trouve des Lointier très tôt, dès 1760. On est un peu picard. Mon ancêtre, Marguerite de St-Leu, s'est mariée avec un drapier dénommé Lointier ; ils ont eu trois garçons, un militaire,

un prêtre, et un paysan qui est venu s'installer ici. Elle est enterrée à l'église de Longuesse.

Les Lointier étaient métayers et au fur et à mesure, sont devenus petits propriétaires.

Je suis le descendant des Lointier, il n'y a plus que moi. Nous avons eu des filles alors les petits-enfants pourront prendre, s'ils le veulent, le nom Lointier pour que les Lointier vivent encore un peu. Sinon cette famille va s'éteindre.

Racontez-nous votre jeunesse

J'avais une mère extraordinaire, mon père, un homme de l'époque. « *Un homme, un cheval, 10 hectares* » me disait-il.

On avait une vingtaine de vaches, des chevaux, un charretier, un vacher. On traversait le village pour aller dans les prés au sud de Courdimanche. On se levait à 3h30, le laitier passait à 6h30.

On n'est jamais allé en vacances avec les enfants, mais on n'a pas de regrets, on était tous pareils. On regardait la télé sur des chaises. On a toujours acheté pour notre confort quand on avait les moyens de le faire.

J'avais des lapins, tous les jeudis matin j'en donnais 35 au boucher. C'est avec ça que je transformais l'intérieur de la maison. Tout pour la ferme

d'abord - mais on n'a pas été malheureux, ajoute Mme Lointier.

De 1940 jusqu'en 1950 il y avait 5 ou 6 agriculteurs et 40 chevaux, c'était impressionnant quand ils montaient la côte le soir après la journée. Il y avait au minimum 300 bovins. Le village était ceint de prés car c'était humide.

Après 1947/48 il y a eu deux agriculteurs étrangers au pays, qui sont arrivés, sinon les enfants reprenaient les fermes.

J'ai commencé par conduire les chevaux et j'ai fini avec un ordinateur dans mon tracteur, j'ai vu l'évolution.

Parlez-nous de votre grand-père !

Un matin, j'avais 16 ans, mon père parti, mon grand-père, m'a dit : « *Tu n'es pas tout*



seul, si tu veux évoluer il ne faut pas rester derrière, il faut aller voir à l'extérieur. »
Il avait beaucoup de responsabilités à la coopérative, au Crédit agricole et au Syndicat betteravier, pas de certificat d'études, officier de la Première guerre.

Mon grand-père Carpentier, un grand bonhomme : « *T'attends jamais à un compliment de ma part.* » Il ne m'a pas fait de cadeau mais c'était un homme juste, rude mais juste. Les deux ouvriers aussi ont été très chouettes avec moi, je leur dois beaucoup, le charretier et le vacher.

Mon grand-père avait un très beau solitaire (une bague) qu'il avait perdu le jour du mariage de son fils en 1946 ou 1947.

Un jour, en remontant de plaine, j'ai vu mon grand-père en larmes, on venait de retrouver la bague qui brillait sur le sol. Il venait de pleuvoir. C'était un grand jour, alors avec sa deux-chevaux, on est allé à Pontoise m'acheter un beau vélo ; je suis revenu de Pontoise à vélo, un beau vélo, on était dans les années 50/52 ; j'avais le plus beau vélo de Courdimanche et des vélos neufs on n'en avait qu'un dans sa vie.

Vous aussi avez eu des responsabilités ?

Oui, au conseil d'administration de la coopérative, trésorier, puis président des planteurs de betteraves de l'usine de Puiseux, qui n'existe plus, même si on la voit encore et à la chambre d'agriculture au moins six ou sept ans, au Crédit agricole et



Retour de plaine

au tribunal de grande instance où j'ai beaucoup appris. Une de mes qualités c'est de savoir écouter.

Mon épouse a compté que je passais trois jours par semaine en dehors de la ferme.

Elle m'a beaucoup aidé, prenait les rendez-vous. Sans elle, je n'aurais pas pu.

Dans notre métier, il faut être solidaire.

Et les expropriations ?

C'est ce que j'ai le moins aimé.

Le service des domaines avait fixé le prix, acheter 4 francs* aux agriculteurs pour revendre 100 francs*.

Dans mes discussions c'était un argument, mais eux répondaient qu'ils amenaient la viabilité ; quand on a calculé ça revenait à 20 francs* le mètre carré, ils gagnaient encore

beaucoup.

On a vu nos exploitations diminuer, les terres abandonnées, redistribuées aux autres.

Et depuis votre retraite ?

On a pris notre retraite à 66 ans en 1998, mes neveux ont repris la ferme. J'ai toujours acheté des terres alors j'ai été endetté toute ma vie ; l'inflation payait les intérêts.

Je veux mourir dans cette maison, cette ferme à cour fermée. C'était petit pour notre activité, maintenant c'est assez grand. Je suis malade mais je me soigne, je continue d'aller à la chasse et faire le jardin de 750 mètres carrés.

Ne pas se dire « on ne peut plus ».

* 4 francs : 0,61 € - 100 francs : 15,24 € - 20 francs : 3,05 €

Il y avait 365 habitants à la guerre et après 1947/48 des lotissements, à l'endroit de l'ancienne gare, ont été construits, des pavillons pour les jeunes du village, la cité St-Martin et la cité pour Poissy (pour les ouvriers de l'usine Peugeot), la cité St-Louis, une quinzaine de pavillons, chacune. Cela se passait bien, il n'y avait pas encore 600 habitants. Mais quand beaucoup de monde est arrivé de l'extérieur, la mentalité a changé, l'égoïsme s'est installé, c'est dommage, il n'y a pas eu d'ouverture.

Le curé, qui était très large d'idées, nous avait invités pour qu'on fasse connaissance mais ça ne s'est pas perpétué ; je connais des gens dans le nouveau village mais ça ne se lie pas.

Le nouveau village, c'est sur le Champ d'Arthur, Arthur Carpentier, mon grand-père.





Sauriez-vous reconnaître cette ferme de Courdimanche ?



La ferme Joly

On avait des champs jusqu'à Cergy, jusqu'à la nationale 14. Au remembrement en 1952, on avait fait regrouper toutes les parcelles pour nous rapprocher un peu, tout autour de la nationale 14. Mon père avait des vaches, et en 1936, les vaches avortaient à cause d'une épidémie. Elles sont toutes parties à la boucherie, on n'avait plus de lait. Il a racheté un troupeau de moutons. Après la moisson, les moutons mangeaient ce qu'il restait dans les champs. On utilisait moins d'engrais à cette époque-là. On avait 5 chevaux, 15 vaches environ et 330 brebis, autant chez Cavan et chez Langlois. Avec cette quantité on pouvait payer le salaire d'un berger. 330 brebis, 60 agnelles, 6 béliers au moins, les agneaux, 30 ou 40 doubles jumeaux, cela faisait 700 l'hiver à donner à manger.

Dès 5h30 il fallait nourrir les chevaux, les étriller, les curer, puis donner aux moutons la provende, de la pulpe de betterave hachée au coupe-racine avec de la paille. Il fallait 2 tonnes par jour. Je me rappelle que tous les moutons nous marchaient sur les pieds car ils avaient faim et avec les petites pattes ça se sent !

Avant la guerre, mon père avait acheté un tracteur Fordson avec des roues en fer. Pendant la guerre il n'y avait pas de carburant, il l'a revendu et on a acheté 4 bœufs, des limousins, des gros limousins, beige foncé.



Transhumance d'antan rue Fleury



On faisait des betteraves, de la luzerne, des céréales, de l'avoine pour les chevaux, de l'orge pour les moutons, on en faisait de la farine pour les agneaux. On s'occupait d'un potager qu'on a toujours. On achetait le minimum.



En 2011, Courdimanche optait pour l'écopâturage.



Ferme Cavan



La ferme Cavan

Comment êtes-vous arrivé à Courdimanche ?

Nous sommes originaires du Pas-de-Calais, d'une famille nombreuse. Notre ferme là-bas était trop petite. On avait d'abord repris une ferme dans l'Oise mais la terre était mauvaise, il y avait beaucoup trop de lapins et on ne récoltait rien. Quand on a visité la ferme Cavan, on n'était pas les seuls, mais j'ai été retenu par le propriétaire. C'était en 1952.

Nous étions fermiers d'une dizaine de propriétaires : mon fils en a 36 aujourd'hui, des propriétaires de quelques ares ou de dizaines d'hectares. On s'est agrandi en 1956 avec les

60 hectares qu'on a repris en location à Saillancourt, à deux kilomètres à vol d'oiseau de Courdimanche.

Dans cette région, on a un meilleur climat, un microclimat avec deux degrés de plus ; dès qu'on traverse la Somme, la luminosité est plus intense pendant très longtemps, cela se traduit par une récolte plus hâtive et plus facile.

Les moissonneurs du Nord venaient faire la moisson quinze jours avant chez eux.

Les migrations de batteurs et de moissonneuses batteuses existent toujours.

Vous faisiez des betteraves aussi ?

Aujourd'hui les rendements peuvent atteindre 100 tonnes de betteraves qui donnent 16 tonnes de sucre. Nous avions des graines polyploïdes ; il y avait 4 graines dedans, maintenant c'est une seule plante pour une seule graine. Avant on les plantait en ligne, il y avait 15 kilos par hectare, maintenant on met 10 graines au mètre carré.

Et l'expropriation ?

Ce fut une bouée de sauvetage pour certains agriculteurs : vendre pour construire.

« Il y a expropriation, la ville nouvelle c'est un fait, vous n'y pouvez rien, maintenant battez-vous pour les prix ! »

Le prix a été raisonnable. Mais on m'a reproché que je n'étais pas originaire de Courdimanche, que je venais sacrifier le pays !

Oui, quand on vend, on perd l'outil de travail et ça fait augmenter les prix ailleurs. Certains sont partis en ayant touché des indemnités pour s'implanter ailleurs.

J'ai été maire de Courdimanche de 1959 à 1971.

Quelle superficie cultiviez-vous ?

En arrivant en 1952, nous cultivions 108 hectares avec 14 personnes ; il y avait 4 charretiers, un homme de cour pour l'entretien, un vacher, des saisonniers pour le démariage des betteraves, la moisson, le ramassage des pommes de terre et les betteraves, 12 chevaux et un tracteur.

Et une trentaine de vaches laitières qui donnaient 40 litres de lait par jour.

Les vaches adoraient la provende (mélange de betteraves et de paille qui fermentait).



Le vacher faisait la traite le matin et le soir, la première à 4h du matin, le laitier passait à 6h et le soir le lait était vendu à 5h dans le village, dans un local entre chez les Carpentier et Mme Cavan.

Qu'avait la ferme Cavan de particulier ?

Le plan de la ferme, c'est celui de la ferme typique du Vexin, à cour fermée. C'est dommage de voir cette ferme Cavan maintenant, de l'avoir « abîmée ».

C'est vrai, cette maison n'avait rien de niveau, c'était donc compliqué pour l'entretenir.

Les fermes sont plus belles vers le cœur du Vexin.

Qu'est-ce qui a le plus changé ?

On doit se rappeler qu'un « paysan » habite dans le pays. Avant il y avait les cueilleurs et chasseurs. Les cultivateurs, ceux qui ont commencé à cultiver avant les agriculteurs (*agricola* en latin, qui veut dire laboureur). L'agriculteur est devenu laboureur, puis il y a eu la mécanisation.

Les Gaulois avaient inventé la moissonneuse. La véritable révolution agricole ce fut l'hydraulique, après la guerre, et l'arrivée des tracteurs américains Ferguson et Ford.

En 1945 on a eu droit à un petit tracteur Ford, de 18 CV. C'était magnifique la première fois que j'ai labouré. Mon copain, avec ces deux chevaux à côté, avait arrêté de labourer ; il me regardait, étonné, écœuré même ! Les vaches laitières ont disparu en 68, juste avant les événements.



La ferme Leuregans

Comment vous êtes-vous installé à Courdimanche ?

Mon père avait une ferme à Tessancourt avec beaucoup de cailloux, rien de bon.

Le couple Langlois était ici, dans cette ferme, à Courdimanche, avant mes parents.

Un jour, en allant au marché à Meulan, Mme Langlois et son mari dans leur voiture à cheval passèrent près de mon père qui étalait du fumier, et en le voyant travailler M. Langlois dit :

- « *Si un jour je cède ma ferme, c'est un gars comme ça que je veux, car il met beaucoup de fumier.* »

Deux ou trois ans après, quand il est mort du tétanos, Mme Langlois est venue nous proposer de prendre sa ferme.

Et c'est comme ça qu'on est venu ici à Courdimanche. En 1945.

Mon père aimait beaucoup l'élevage, il a donc acheté un troupeau de vaches, 8 chevaux ; il avait le tracteur à chenilles de M. Langlois (il est même parti en exode avec, jusqu'à Tours avec des cales en bois entre les chenilles pour ne pas les user).

J'ai un souvenir de ce tracteur, un souvenir précis du moteur auxiliaire à essence ; c'était un cinéma pour le démarrer ! Je ne l'ai jamais conduit...

Quel était le rythme de vie à cette époque-là ?

Nous étions donc locataires de Mme Langlois. Les terres étaient meilleures ici qu'à Tessancourt. On avait 6 ouvriers permanents et 6 ouvriers pendant les saisons, 15 à table tous les jours, des fois deux services pendant la saison des battages. On a eu des Bretons puis des Belges, des Italiens, des Espagnols puis des Algériens pour biner les betteraves. On faisait du cidre pour les tablées de saisonniers, tâcherons.

Ils venaient pour six mois : plantation, démariage des betteraves, binage, foin, moissons et arrachage des betteraves. Ils repartaient en novembre.

C'était une autre vie, il y avait du boulot

toute l'année. De nos jours, sans l'élevage, l'hiver c'est plus calme.

Le blé était semé avec un semoir. Les betteraves arrachées à la main et emmenées à la sucrerie. On semait les betteraves comme les radis. Une graine de betterave donnait trois pieds, il ne fallait laisser qu'un seul pied, cela s'appelait le démariage. Ensuite on a eu des graines décortiquées, la moitié en donnait encore deux, il fallait les démarier. Enfin, on a eu les graines monogénétiques, une graine, un pied. On avait moins de travail.

Pour vendre les betteraves, elles étaient « pesées » avec le système de la pesée géométrique : avec une chaîne d'arpenteur on mesurait 10 m, on arrachait les betteraves et avec le géomètre de la sucrerie, on les pesait.



La sucrerie de Puiseux a été supprimée dans les années 90. Avec la sucrerie d'Etrépigny, les betteraves sont à nous jusqu'à la livraison à l'usine, il faut donc les protéger du gel avec des bâches.

C'était une ferme de 150 hectares avec plusieurs propriétaires, cinq pour un seul locataire. Avec 50 hectares on avait du mal à vivre, maintenant il faut 150 hectares.

Ce n'était pas viable, c'est pourquoi beaucoup de jeunes sont partis à l'usine et ont loué leurs terres.

J'ai arrêté, il y a six ans, en 2005.

La commune faisait 550 hectares, j'avais 50 hectares sur Courdimanche et 100 hectares sur Sagy. Mes fils auraient pu reprendre. Mais on était près de la ville avec trop de risques de reprise de terre, ils ont préféré faire autre chose.

Après mon père, j'avais repris la ferme, supprimé les bêtes, embauché un chauffeur pour conduire le tracteur. Passionné par ma ferme, j'ai acheté les bâtiments et une partie des terres.

Et les traitements ?

Je faisais au début un traitement sur les blés et un sur les betteraves, c'est arrivé à 4 ou 5 ou 6 par an, maintenant on diminue mais les rendements diminuent aussi.

J'ai vu l'évolution. Je voyais bien qu'on allait dans le mur, il faut faire de l'élevage, et sans engrais on ne peut pas cultiver la terre.

Avant, quand on coupait le blé on enlevait toutes les mauvaises herbes et on les emmenait à la maison.

Maintenant, avec la moissonneuse, les mauvaises herbes restent dans le champ. J'ai été quarante ans sans voir de coquelicots. Maintenant les coquelicots et les bleuets reviennent. Mon voisin a essayé de diminuer les traitements, c'était pas mal mais moins de rendement et avec la sécheresse de 2011 il a pris un « rude bouillon ».

Autrefois, un rendement c'était 40/50 quintaux l'hectare avec beaucoup de fumier, et des légumineuses qui pren-nent l'azote de l'air, alors pas besoin de rajouter de l'azote.

Si on faisait du soja on mettrait beaucoup moins d'engrais, mais le soja est importé d'Amérique. Les OGM, ça ne va pas durer, c'est une histoire de dix ans, tous les produits au bout de dix ans ne marchent plus, les plantes vont résister. La nature reprend toujours le dessus.

Vous avez été expropriés ?

Dans les années 65, on est allé camper à la préfecture. On était 40 agriculteurs et maraîchers, 6 de Courdimanche. Quand on nous a dit qu'on allait prendre nos terres 1,35 franc du m², et que la ville les achetait pour les revendre en terrain à construire, nous n'étions pas d'accord.

On a organisé des manifestations, avec des comités de défense. Il y a eu des actions « violentes », comme mettre du sable dans les réservoirs, casser les pompes à injection, des manifestations avec les CRS. Pas de bagarre.

On s'est fait évacuer par les CRS, on n'a pas résisté, ils savent se battre, eux ! On invitait la population à nous rejoindre, mais seuls les propriétaires et les agriculteurs se sentaient concernés. Les commerçants



étaient même contents, ils croyaient faire du commerce, ils ont été mangés par les grandes surfaces. Ils ont commencé par construire la préfecture au milieu des champs. On a même arrêté les bulldozers. Ils payaient au fur et à mesure qu'ils prenaient les terres. La ferme Joly a disparu.

J'étais moins concerné, étant sur Sagy. Ils m'ont pris 30 hectares en tout, mais j'ai gardé la même surface car j'ai récupéré des terres qui n'étaient pas expropriées.

On a obtenu qu'ils payent plus vite, les prix ont augmenté. C'était mieux à Roissy, ils achetaient la ferme entière et les gens pouvaient ainsi acheter une autre ferme ailleurs. Ici ils achetaient au fur et à mesure des besoins. Il y avait une règle : s'ils en prenaient plus de la moitié, ils étaient

obligés de tout prendre, mais ils n'en ont pas tenu compte. M. Thomassin a vendu toute sa ferme, 800 hectares. M. Joly a été exproprié quatre ou cinq fois.

- « *Vous allez me ranger ce bordel* » avait dit, dans les années 60, de Gaulle à Delouvrier dans son hélicoptère en survolant la banlieue.

Il faudrait aujourd'hui améliorer le transport.

Et voilà qu'ils construisent sur les parkings à Cergy-le-Haut ! Et on parle de gare TGV à Mirapolis, à Achères !



La terre à Courdimanche, aujourd'hui et demain

C'est quoi être paysan à Courdimanche, aujourd'hui ?

Ma maman était de Courdimanche et j'avais deux oncles agriculteurs. J'ai pu démarrer en 1989, sur deux fermes à Courdimanche et à Livilliers, avec environ 80 hectares. Mes deux oncles Lointier et Carpentier m'ont appris à travailler ; j'ai repris la ferme de M. Carpentier et j'ai évolué.

On n'est plus que deux agriculteurs, avant ils étaient cinq, six et il y avait des animaux. On n'habite même plus sur la commune.

Les propriétaires des parcelles que je travaille, sont l'Etat, des propriétaires privés ou la commune. Avec l'Etat, ce sont des baux annuels, ils peuvent reprendre leurs parcelles l'année suivante.

On a quelques propriétaires, de vieilles familles de Courdimanche. Environ 100 hectares sur Courdimanche. Sur Mirapolis ma famille en avait beaucoup.

Quelles cultures récoltez-vous ?

La betterave sucrière, le blé, le maïs, le colza et depuis quatre ans le miscanthus gigantes (une plante chinoise).



Au départ c'était un projet expérimental pour la chaufferie de la communauté d'agglomération de Cergy-Pontoise. Il y a un hectare et demi sur Courdimanche au bord de la nouvelle déviation, vers Mirapolis. Les plantes font 2,50 m de haut. On a dû acheter le plan de miscanthus en Allemagne ; il devait y avoir 150 hectares.

L'avantage était de le récolter pour capter le CO₂ (dioxyde de carbone) de la chaufferie. Courdimanche est dans le périmètre de la chaufferie. La chaufferie existe, mais le projet miscanthus pour chauffage urbain n'existe plus. Alors, je me suis associé avec un cousin pépiniériste, et maintenant on le vend comme paillage aux communes qui ne mettent plus de produits phytosanitaires dans les plates-bandes. Une couche, et l'herbe ne pousse pas. On le livre

en tracteur, en vrac.

On le récolte fin février/mars, avec une machine spéciale, une ensileuse, on le broie et on le vend aux communes de Conflans-Ste-Honorine, Cergy et peut-être à Courdimanche ? C'est très volumineux, on fait entre 10 et 14 tonnes à l'hectare. Pour comparer, un mètre cube de miscanthus c'est 300 kg ; un mètre cube de terre c'est 1.300 kilos. La production donne au bout de trois ans et dure entre douze et quinze ans.

Elle est cultivée en Allemagne, très bio, sur des centaines d'hectares. Ils font des bouchons en le compactant pour les chaufferies. Pour refaire le plant avec les rhizomes, c'est beaucoup de travail. Il faut arracher, réduire, planter avec une vieille machine à arracher les pommes de terre entre 13.000 et 15.000 pieds à l'hectare.

Et les betteraves ?

La campagne de la betterave sucrière c'est du 15 septembre au 10 janvier. Si le temps vient au froid on couvre les silos avec des bâches.

La sucrerie est à Etrépigny, pour St-Louis Sucre. Après les betteraves, on sème du blé d'hiver avant le 20 novembre qui sera récolté en juillet/août puis je remets du colza ou du maïs : ce sont des têtes d'assolement, ce qui fera du bon blé derrière. L'assolement se fait aussi en fonction de la grandeur des parcelles, on regroupe pour ne pas courir partout.

Le maïs est livré à un négociant de Génicourt et part sur Rouen, puis vers des pays étrangers.

Pouvez-vous nous expliquer les traitements ?

Sur une betterave on met de l'engrais, un oligo-élément, le bore, et un fongicide (contre les champignons parasites). On peut désherber une fois ou quatre fois, le matin avec des doses contrôlées, des microdoses ; on peut aussi faire du binage mécanique, ça évite un passage de produits. Par temps sec on traite moins. Si c'est humide et chaud, on sera amené à traiter plus souvent, cela dépend de l'herbe. On n'a pas des terres propres, on doit mettre ce qu'il faut, on peut perdre jusqu'à 10 tonnes à l'hectare. L'année dernière on a eu 80 tonnes par hectare. Mais dans les parcelles à Sagy je n'ai pas pu me débarrasser des mauvaises herbes, j'ai eu 45 tonnes par hectare, car je suis allé désherber trop tard. On ne va pas surdoser,



les gens de Courdimanche peuvent être rassurés. Il faut que tout le monde aille dans le même sens, les industriels, les communes. Chaque produit a un spectre particulier, il y en a pour les coquelicots. Quand le chardon envahit la terre, il faut traiter.

Aujourd'hui c'est une vraie entreprise, à 80 quintaux l'hectare je gagne de l'argent, à 60, j'en perds ; on a des emprunts. On ne peut pas détruire l'outil et gagner de l'argent, alors il faut essayer de trouver un juste milieu.

Quel est votre objectif ?

Minorer les coûts pour payer les charges et vivre, et minorer l'impact écologique.

Êtes-vous prêt à faire plus ?

Oui, si c'est pour tout le monde pareil. Pour être compétitif on doit faire comme cela, je ne peux faire moins. Je ne suis pas prêt à faire de l'agriculture biologique, c'est un autre métier. Du bio en grande culture, on ne peut pas gagner sa vie et il faut plusieurs années.

J'ai ma conscience pour moi, je ne veux pas détruire mon outil de travail, la terre c'est pour demain. Le souci, c'est le béton sur les terres. J'avais 15 ans quand ils ont fait Mirapolis, il y avait là-bas 8 mètres de terre végétale, la meilleure de France.

C'est en train de faire marche arrière, on ne fait plus ce qu'on veut avec le parc à partir de Sagy, mais il y a encore de quoi construire, c'est dommage ! Je ne pense pas que la mairie ait envie de construire à tout-va.



Il y trente ans il y avait 600 habitants, l'évolution est incroyable.

Comment voyez-vous l'avenir plus lointain ?

Nous sommes amenés à disparaître. Quand « ils » font des choses, des infrastructures routières par exemple, on aimerait être sollicités, « ils » pensent au bus, mais « ils » ne pensent plus qu'il y a encore de la ruralité : vous tournez la tête à droite ce sont des logements, à gauche ce sont des terres...

Avec 70 hectares à titre précaire, s'ils (l'Etat) les reprennent, ce sera compliqué. Ils (l'Etat) m'en ont pris dans une autre commune, il y a deux ans pour construire, c'est aujourd'hui une friche, il n'y a plus d'argent, rien n'a été construit.



Vue de la butte de Courdimanche depuis les champs



L'agriculture moderne

Que nous ont appris les paysans ?

Le village de Courdimanche est situé sur des couches de terrain différentes, des sables de Fontainebleau sur le sommet et des couches argileuses avec les résurgences d'eau et des limons de plateaux, les fameuses terres fertiles limoneuses !

Les constructions nouvelles qui sont situées sur des jonctions de couches argileuses, avec le retrait ou le gonflement des argiles, ont des problèmes de fissures ou de présence d'eau dans les sous-sols.

Les architectes n'ont pas tenu compte du sous-sol.

Nous, les paysans, on met en garde les concepteurs de projet, on avait un peu raison. Le quartier du Bois d'Aton, on l'a drainé et le drainage a moins de vingt ans, ce sont d'anciennes pâtures, on a prévenu :

- « *N'abîmez pas les drainages. Les fouilles archéologiques les ont détruits.* »

Pour moi, c'est inconstructible, on n'arrête pas le cheminement de l'eau.

Les anciens avaient une connaissance parfaite de leurs sols parce qu'ils avaient la pratique, ils les avaient maniés, pieds et mains dedans. Les sommets des buttes témoins du Bassin Parisien couverts de bois ont été cultivés à l'époque de la Révolution ; on enlevait le bois de chauffage pour les Parisiens et en attendant de replanter, on cultivait du seigle, notamment pour les toits de chaume. Tout ce qui n'était pas cultivable était en prés, pour les animaux. Les plans cadastraux, les subdivisions des parcelles étaient faits en fonction de la nature du sol.

251 hectares par jour de terres agricoles disparaissent en France, la prise de conscience commence mais l'action a du mal à se mettre en place, pour freiner. Il faut arrêter l'étalement urbain sur la campagne et reconstruire la ville sur la ville.

Pourquoi n'habitez-vous plus à Courdimanche ?

Mes parents ont eu 8 enfants et notre maison, c'était la ferme Cavan. On voulait l'acheter mais notre propriétaire ne souhaitait pas vendre. Quand elle décéda, la mairie décida de racheter ce corps de ferme. On a déménagé 2.500 m² en cinq mois, en 2006. On vit à Saillancourt. Ma famille avait repris cette ferme en 1956 ; elle fut habitée par un de nos employés et quand il a pris sa retraite, on a emménagé.

Qu'est-ce qui a changé ces dernières années ?

Les aménagements routiers dits de sécurité, ne facilitent pas les déplacements de nos machines agricoles.



Je cultive le Décret, entre Boisémont et Courdimanche et je dois téléphoner quarante-huit heures avant aux services techniques, pour faire enlever les barrières de protection, afin d'accéder à ces parcelles.

Cultivez ! Entretenez ! Faites-nous des paysages, de la nourriture bon marché mais restez invisibles !

Récemment j'ai perdu 10 hectares à Jouy-le-Moutier pour un centre d'accueil pour autistes et handicapés, mais c'est pour une bonne cause.

En quoi le modernisme a-t-il transformé le travail de la terre ?

Nous avons eu en 1991 les premiers ordinateurs pour calculer comment dépenser le moins possible ; notre préoccupation

première étant la marge pas le rendement.

« *“Occupe-toi de ce qui reste !” me disaient mes oncles, avant la guerre* », dit le père de l'agriculteur.

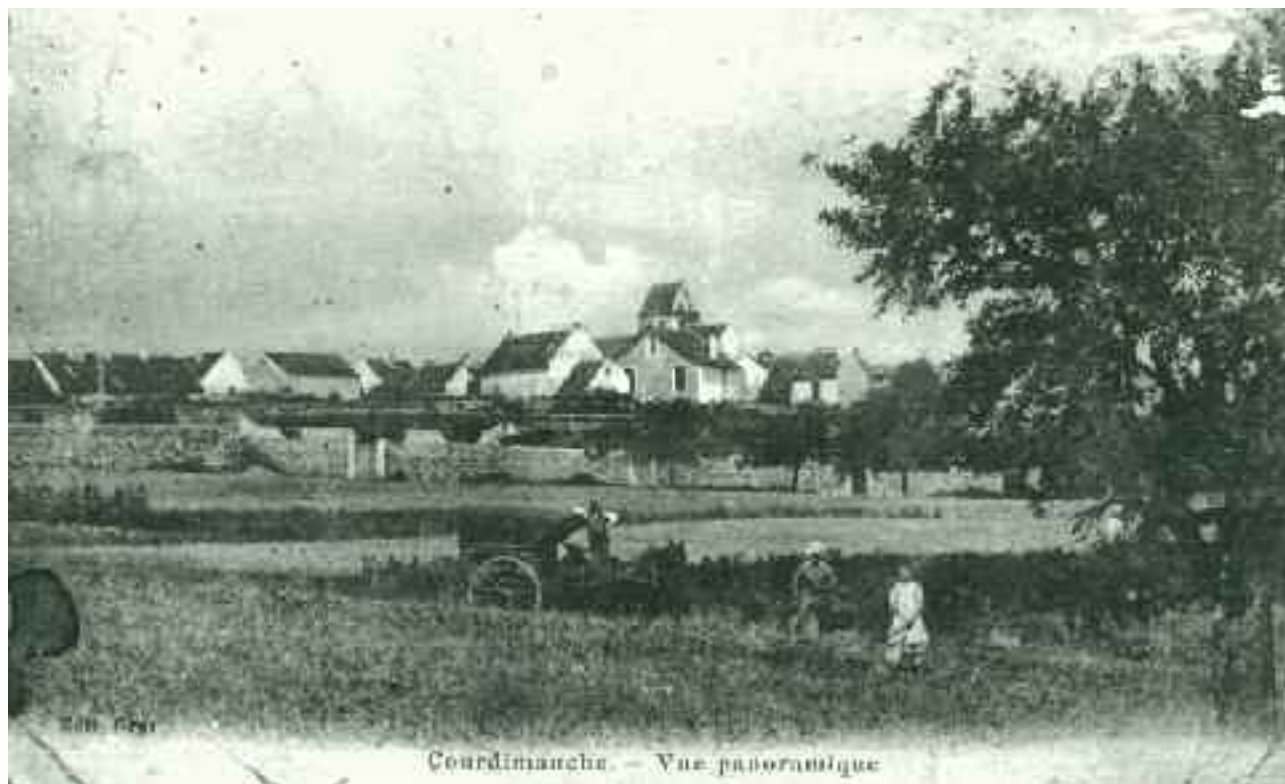
On utilise à présent des ordinateurs embarqués sur nos tracteurs ou machines pour faire des cartes de biomasse du végétal cultivé, pour déterminer les besoins de la plante en engrais, notamment l'azote ; on en met plus ou moins selon les besoins de la plante. C'est la réflectance de la lumière naturelle sur la plante qui définit les besoins et on pratique l'application d'engrais en temps réel. Le GPS nous permet de cartographier l'application en géolocalisant ce travail.

Le comportement du végétal n'est pas le même, en fonction de la nature du sol ou du sous-sol ; le facteur eau, ou plutôt la réserve



naturelle en eau disponible varie beaucoup. Dans les limons, on met peu d'engrais parce que le sol fonctionne très bien naturellement. En limons argileux, les besoins sont supérieurs car l'argile retient les éléments et les rendent moins disponibles à la plante cultivée. Nous avons des terres très hétérogènes sur Courdimanche. La plaine du Vexin est plus homogène. Nous utilisons de plus en plus d'engrais organiques issus du fumier de cheval ou de compost de déchets verts.

Le désherbage de la betterave, c'est la tâche la plus difficile : je me lève à 4 h du matin, je regarde l'hygromètre pour le taux d'humidité, la température et la vitesse du vent et parfois, si cela n'est pas bon, je retourne me coucher. La prise de conscience environnementale est faite.



Alors que toutes les fermes étaient concentrées dans le village,
de nombreux hangars étaient à l'écart de la ville.



Les hangars en plaine

Il n'y avait pas assez de place dans les fermes, ce sont des cours fermées. Alors on avait des hangars dans les champs, en plaine, pour stocker la paille. M. Carpentier nous avait loué un hangar qui a brûlé, un hangar de cinq travées, et pour dommage de guerre il n'y avait rien d'autre. On a eu un hangar de sept travées mais lui aussi a brûlé en 1978, sur la route de la Villeneuve près du rond-point. Des jeunes de Pierrelaye en avaient incendié sept ou huit. Je l'avais loué au centre équestre de Boisemont, je n'avais plus de bestiaux à l'époque. Ils venaient d'engranger la paille. Ça s'appelait le chemin de Courcelles. La paille a brûlé, le hangar avec.

Les hangars en plaine finissaient tous à cause du vandalisme. Avant, les meules de blé n'étaient pas brûlées, il y avait un respect. Même pendant la guerre, le blé était respecté.



Les fermes de nos jours

-  **La ferme Carpentier :**
Habitation de la propriétaire et logements en location
-  **La ferme Cavan :**
Bâtiments appartenant à la mairie, en attente de rénovation
-  **La ferme de la Grange Neuve (Gaussier) :**
Habitation des propriétaires et chevaux en pension
-  **La ferme Joly :**
Habitation du propriétaire
-  **La ferme Leuregans :**
Habitation des propriétaires et logements en location
-  **La ferme Lointier :**
Habitation des propriétaires
-  **La ferme Maître :**
Gîte rural
-  **Les terres environnantes :**
Exploitées par deux agriculteurs : M. Fumery et M. Morin



Au fil des éléments

3. Jardins et citoyens



Quoi ?

Autrefois, les Courdimanchois y faisaient leur potager et des pâtures. C'était une friche, on veut en faire un lieu ouvert à tous avec des voies douces (piétons et vélos) on n'urbanisera pas.

Des jardins familiaux avec 25 parcelles de 75 à 150 m² avec des contrats de deux ou trois ans dont une parcelle pédagogique.



On défriche, une découverte ;
on se promène, une découverte ;
on avance pas à pas !

Des prairies fleuries !
Des jachères fleuries !

En 2010, 2^e prix, dans la catégorie des villes de moins de 10.000 habitants, au Concours de la capitale européenne de la biodiversité.

Un lien avec qui ?

- Avec les anciens (comment c'était avant ?), les enfants, le centre de loisirs et les écoles,
- Avec l'association de réinsertion professionnelle ACR
 - Avec l'association La Sauvegarde 95
- Avec les paysagistes de l'Ecole de Versailles : un lieu d'étude merveilleux, selon eux.
- Avec la Ferme d'Ecancourt pour les animations
- Avec l'école de la nature le mercredi et le samedi
- Avec l'association JAFICOURD (Jardins familiaux)

Comment ?

L'écopâturage : le pâturage permet le développement d'une flore diversifiée

- meilleure repousse avec le compost naturel
 - transhumance de printemps
 - animations autour de la laine

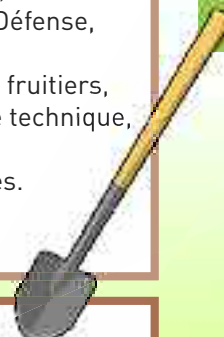
Les moutons ont fui deux fois de leur enclos : tout le monde a aidé à les rattraper.

A Courdimanche il y avait des centaines de moutons après la guerre.

Le guide de l'écocitoyen : les 3 R : Réduire, Réutiliser, Recycler, connaître les circuits courts, locaux, pour acheter ses produits qu'on devrait qualifier de naturel.

Y faire quoi ?

- Rénover les murets en pierre, les mares St-Martin et Bicourt,
 - Faire des liaisons douces entre Vauréal et le Golf,
 - Mettre des points de vue remarquables sur le Golf et la Défense,
 - Aménager le verger conservatoire,
 - Retrouver les variétés locales : mûres, framboises, arbres fruitiers,
 - Utiliser les puits et un conteneur d'eau récupérée au centre technique,
 - Construire une maison de l'environnement,
- des bancs pour les randonneurs, des toilettes sèches.
Sans phytosanitaires
Aucun.



Comment ?

Le rucher : 6 ruches avec adhésion à l'UNAF :
(Union nationale des apiculteurs de France), la Ferme d'Eancourt
et un apiculteur !

3 récoltes par an : blanc crémeux colza, l'acacia,
et le troisième, toutes fleurs et châtaignier (plus foncé).

En août les ruches vont sur le massif de l'Hautil.

Après on leur laisse pour leur réserve, et la septième ruche pour
des essaimage.

Les jardins à l'heure de la biodiversité



**Changeons nos pratiques !
De l'entraide, du bon sens,
et de la terre pour nos enfants !**



Au fil de ses habitants (1960 à 2011)



Vue aérienne de Courdimanche dans les années 60



C'était la campagne en 1966

« *En revenant à Courdimanche j'ai retrouvé le goût du jardin.* »

On venait de Verneuil, de l'autre côté de la colline. Le Crédit agricole ne prêtait que dans les communes rurales, et ils avaient le taux le plus bas, c'est pourquoi on a trouvé une maison ici, en février 66. On s'était marié fin 64, on n'avait pas beaucoup d'argent de côté.

En arrivant, on était un peu mal à l'aise, je sortais d'un pays où j'étais connu, et ici je ne connaissais personne, pas de train, pas de car, rien. C'était la campagne, il y avait des caniveaux avec des trous, les eaux des égouts stationnaient, ça puait, et les camions passaient juste devant la fenêtre.

A la mairie, on me disait que la route étant départementale et les trottoirs communaux, on ne pouvait pas vraiment faire quelque chose. Le maire, Rémi Allain, a fait refaire les trottoirs et les caniveaux. Tous les nouveaux ont fait changer la mentalité. J'étais bien avec le voisin, cultivateur, qui lui était arrivé ici aussi, et avec M. Fumery, qui venait du Nord.

Maintenant, ça change un peu trop, entre Préfecture et ici ils ont beaucoup construit. Il y avait des champs, des maraîchers, heureusement ils ont fait le golf pour séparer le nouveau Courdimanche et le village. J'ai peur que le golf soit un jour construit.

Les gens du bas, on les rencontre lors de sorties.



Vue de l'actuelle rue Raymond Berrivin



« Etranger, je l'étais dans les années 60 »

Imaginez : étranger, votre père est italien, d'où votre nom à consonance italienne avec un « i » à la fin.

Etranger encore, vous arrivez de Boisemont, vous venez prendre un logement aux Courdimanchois.

Et étranger toujours, quand vous avancez des idées différentes en vous présentant sur une liste de gauche, de surcroît communiste, pour les élections de 1971.

Alors le fils du maire vous prête des bouquins... communistes.

Vous achetez la maison dont personne ne veut ; elle est en vente depuis très longtemps.

Depuis les gens ont gagné de l'âge, et vous disent bonjour.

Maintenant vous vous sentez comme un enfant du pays... Vous avez oublié l'Italie et son immigration, Courdimanche et Boisemont font partie de la communauté d'agglomération, et la gauche est au pouvoir dans notre commune.

Arrivée en septembre 1966 - deux-pièces avec électricité sans eau - loué à un très gentil cultivateur, M. Joly - blé - betteraves - moutons - travail à St-Ouen-l'Aumône - eau récupérée avec des jerricans à Puiseux sur le chemin du retour - logement acheté grâce au prêt à intérêt dégressif du fermier - y habitons toujours - A bientôt



Vue du boulevard Sainte-Apolline



1968 : notre installation, mais aussi... la révolution, le rattachement au département du Val-d'Oise

J'ai rencontré mon épouse dans une patinoire à Paris, et le 20 avril 1968 nous sommes venus habiter à Courdimanche, dans une petite maison avec un grand jardin qui appartenait à ses parents: c'était un peu comme arriver au paradis !

Les rues, la plupart sans nom, n'étaient pas bien éclairées, il fallait une pile électrique. Seule la rue principale avait des trottoirs, il y avait des fossés, c'était un village à la campagne. Moi qui venais de Montrouge !

On a ensuite construit notre maison, il fallait avoir minimum 1.000 m².

On va y rester car on a tout ce qu'il faut à un kilomètre maximum, la commune nous offre un service de transport pour aller faire les courses. Et on a déjà notre place au cimetière !

A la campagne en 1989

*La première fois, un soir après Noël 89 ; un soir, au milieu de nulle part, triste,
Des champs, la plaine, des pylônes pour arbres, non, non je ne pourrai jamais.
La première fête de la musique sur le bassin du Miroir, nous qui venions de Versailles,
Non, non je ne pourrai jamais.*

Si petit, plein de vide, non, non je ne pourrai jamais.

*Pas de route, pas de chemin, pas de boîte aux lettres, non, non je ne pourrai jamais.
Pas une baguette de pain sans se salir les pieds à travers champs pour aller au Bontemps.*

Beaucoup de brouillard, comme dans du coton, on ne voyait rien à 10 mètres,

Souvent des orages qui faisaient dévaler l'eau de la butte,

On ouvrait toutes les portes pour qu'elle s'en aille.

Le jardin s'affaissait, les fleurs même disparaissaient sous terre.

Des impacts de foudre dans la rue du Trou Tonnerre.

Nous, on n'aurait jamais construit ici, disaient les anciens...

Non, non je ne pourrai jamais...

On l'appelait la Petite Sibérie, il y faisait si froid, il devait même y avoir des loups.



*Seules les alouettes faisaient du bruit, elles stagnaient dans le ciel,
Deux, trois, quatre alouettes,
Avec les miettes on a vu arriver les moineaux,
Les alouettes ont reculé au loin dans les champs,
Avec les gros déchets ce sont les pies qui ont emménagé.
Les hérissons s'amusaient à retourner les poubelles, faire leur nid dans les feuilles.
Les écureuils avaient même disparu,
Les jeux, trop bruyants pour eux.*

La butte L'église de Menucourt Mirapolis

*Avec le vent du nord, les cris dans les manèges.
Et ce bruit si particulier, celui de la bâche qui recouvrait les betteraves stockées
Sur le chemin de Courcelles,
Le vent l'avait décrochée, un bruit fort si particulier, la première fois on a eu si peur,
Le vide autour de nous, non, non je ne pourrai jamais.*



Si vous levez les yeux vous verrez : *Un chasseur et son chien-loup*
au-dessus du centre commercial de la Louvière



La Louvière

Poésie écrite par les élèves et le maître 1991/92

*Pourquoi t'appelles-tu la Louvière jolie école, grande et fière ?
Des loups, des louves, les enfants y vivaient voici bien longtemps !
À chaque instant les hurlements des loups méchants claquant des dents
Heureusement aujourd'hui hommes et loups devenus amis
Vivent en bonne écologie dans tous les froids pays
Et pour notre bonheur, boulevard des Chasseurs, s'élève notre école grande et fière.*



Apollonia, les premiers habitants arrivent.



Et sans eux, que serions-nous devenus ? Les liens du béton, comme on les nommait

On a vite sympathisés avec les voisins, on avait les mêmes problèmes, on s'est beaucoupentraïdés. Le constructeur faisait le gros œuvre, certains n'avaient que les murs.

On construisait tout nous-mêmes : les tranchées pour amener l'eau et l'électricité, les terrasses, les murets. On allait voir les ouvriers sur les chantiers voisins pour qu'ils nous livrent leur fin de toupie et récupérer le béton. Les femmes, surtout, pendant la semaine.

Les toupies arrivaient à n'importe quelle heure. Quand on les entendait arriver, nous étions très organisées : une femme allait chercher les enfants, donnait à goûter, une autre au distributeur allait chercher des espèces pour payer les ouvriers, les autres tiraient le béton.

Ce ronronnement de la cuve qui tournait quand les trois mètres cubes arrivaient, on se sentait des pionniers. Les liens du béton, comme on les nommait.

Une fois, on avait tiré le béton à l'intérieur du garage, lissé avec une planche, un chat avait sauté sur le béton frais... le chat du béton, comme on l'a nommé.

Même chose quand on se faisait livrer des camions de parpaings. Tout le monde sortait, tout le monde était là. Trente et une maisons à construire. Elles ont été construites sur plusieurs années. On se donnait des tuyaux. Comme mettre un joint aux raccords, ce qui, sinon, entraînait la terre dans les égouts lors des orages.



Les Croizettes et le Trou Tonnerre en construction



Nous étions des pionniers

Tous les phénomènes météorologiques ont été atténués lors de la construction en hauteur d'Apollonia et cette sensation de rien, on ne l'a plus.

On a fait les murs, pas trop hauts, pour pouvoir se parler, pour échanger, pas les uns chez les autres, mais de bonnes relations de voisinage.

Dans le jardin, on avait des faisans, des lapins, des épinards, des restes de culture, des tournesols.

Et on s'amusait bien : on ramassait toutes les palettes des chantiers, on réunissait tout sur le Champ d'Arthur et on faisait le feu de la St-Jean, des barbecues, la barbe à papa, on dansait jusqu'à 2, 3 h du matin, cela ne se fait plus. Le loto a démarré à la Louvière : on cherchait des lots. J'avais téléphoné à Babygros et quand j'ai donné l'adresse, elle répond : « *cela existe ?* » Et quand j'ai dit : « *Le directeur, c'est M. Miquet* », alors elle ne m'a pas cru et on n'a jamais reçu les lots.

Au Foyer rural, les crêpes sautaient tout l'après-midi. Les crêpes dansantes. On se connaissait tous ou presque.

Très rassembleur, la fabrication d'un patchwork pour le Téléthon,
Très rassembleur, la mosaïque de la ville de Courdimanche à l'école des Croizettes,
Très rassembleur, Thomas Boissy de Courdimanche, chanteur connu qui a sorti des disques,
passé à la télé ; il venait à la maison, enfant.

Le comité des fêtes de la Louvière a été très actif avec le Foyer rural à cette époque.

On disait les « *gens du Vieux* », ce n'était pas très beau, mais il y en a qui ont su faire du lien. Il y a eu l'atelier de Courdimanche, d'abord dans différents lieux, puis à la maison Maresquet dans le village. Pour amener le culturel. Une grande époque pendant dix, douze ans, rue Fleury, ça a créé d'autres liens, des affinités. On avait chaque année un thème, le thème des ours par exemple, on a récupéré des ours, des jouets, une grande expo, une grande installation, les gens participaient bien, chacun cherchait, on faisait une sélection, les gens se prenaient bien au jeu.

On a fait « *thé café* », trésors de cafetières, très symbolique avec toutes les histoires familiales.

Très rassembleurs, ces grands moments. Des traces qui avaient des histoires, des objets qui font parler les émotions, la confiance.

Les maisons payées, trop grandes, les enfants partis, les retraites arrivées, c'est la fin des pionniers.



Les nouveaux, des gens charmants. Nous leur racontons cette histoire, on leur montre les photos, la haie de pyracanthas de Henri, l'arbre du mariage de Philippe, les arbres je les connais tous, une autre époque. Il n'y a plus ce lien presque familial, ce lien du béton.

Les nouveaux arrivent,

Les choses tournent, et ils tournent avec

A eux de refaire une autre histoire.

La maison de la culture sur le Champ d'Arthur va sûrement rassembler, les 24 heures de l'art, la culture c'est extrêmement important, ce sont nos racines, nos émotions. On fait vibrer des émotions différentes, on s'interroge, un signe des temps, ce rassemblement émotionnel est nécessaire à toute communauté.

Quand je passe à l'église, au lavoir, quand on va peindre le lavoir, on regarde la mousse, les vieilles pierres, les vieilles marches quand je monte, les tristesses, les joies qui sont passées par là, on les sent avec le regard, l'émotion qui remonte.

C'est une gymnastique de regarder. La girouette a été changée il y a quelques années...

Levons les yeux ! Ce sont nos racines. Pour arriver au moderne, l'aimer, il faut aussi passer par elles.

*En 92 ils ont planté des noisetiers sur la promenade des Coudraies,
Les écureuils sont venus le long de la coulée.
Je me sens vraiment courdimanchoise,
On a une histoire à Courdimanche,
Je ne pourrai pas partir comme cela.*

Arrivée au BDC, le boulevard des Chasseurs, en 1990

Nous ne sommes pas arrivés à Courdimanche, en 1990, par hasard. Une collègue de travail de ma mère avait déménagé d'Asnières-sur-Seine à Courdimanche, et en leur faisant une visite de courtoisie, ma mère a eu le coup de foudre pour le cadre de vie de Courdimanche, pour cette ville à la campagne. Cette ville a conquis le cœur de ma mère. Elle voulait un dépaysement, une ville pour nous, que les lieux d'enseignement soient accessibles pour nous, qu'on puisse aller seuls à l'école. La sécurité était aussi un objectif pour ma mère. Et une promotion pour elle, sociale et culturelle. Un rêve d'avoir un pavillon à Courdimanche.

De mon enfance je garde le souvenir d'être choyée, des hivers auprès de la cheminée.
J'ai eu cette chance.

Le boulevard des Chasseurs en 1991

Je cherchais, à la fin de mes études de vétérinaire, un lieu semblable à celui que j'avais connu, proche d'un RER et dans une région que je connaissais. C'est mon oncle, vétérinaire à la campagne, qui m'avait donné envie de faire ce métier. Faire une étude de marché était une démarche compliquée : les statistiques sur les animaux et la médicalisation des bêtes ne sont pas vraiment connues. Le territoire où est implanté Courdimanche semblait correspondre à nos attentes : un RER qui allait arriver, une population qui allait s'installer, une desserte autoroutière et la proximité ville campagne (soigner les chevaux faisait partie du cahier des charges). Installé malgré les réticences de certains, car créer sans clientèle était un pari sur l'avenir. La conquête de l'Ouest. Sans regrets !

J'ai acheté la maison en voyant un simple tracé sur un champ de betteraves ! La gare RER est arrivée avec deux ans de retard et la population tardait à s'installer. Sans électricité, sans téléphone. Un terrain vague avec une benne à ordures comme jardin. Un tas de terre qui bloquait le boulevard des Chasseurs. Des caravanes à proximité. Un seul panneau accroché à la benne à ordures. Les représentants des laboratoires qui osaient venir m'offraient des cadeaux, des stylos pour remonter le moral. Quand on se promenait, on ne voyait ni chats ni chiens.

Mon premier patient fut le chien du conducteur du chantier. Le bouche-à-oreille a fonctionné. La population est arrivée. Le clivage haut et bas s'est amenuisé : nous étions installés sur leurs terres ! Un parking a été aménagé. Les clients viennent de Gisors, Taverny, Orgeval. On peut profiter de la campagne si on le désire. Sans regrets !

Je me souviens d'une intervention en urgence sur l'autoroute pour désincarcérer et mettre au calme des poneys dans un camion qui venait de se renverser.

Je me souviens d'une chasse au fusil anesthésiant pour des daims dans un enclos privé avec placage des bêtes comme au rugby et la promenade en brouette qui a suivi.

Je me souviens du film *Danse avec lui* avec Mathilde Seigner où j'apparais dix secondes dans le rôle d'un vétérinaire soignant des chevaux, film tourné vers Le Perchay, Vigny et Gisors.

Juste quelques inquiétudes : le fait d'être phagocyté par Cergy-le-Haut, l'évolution du béton-quartier et la densité de population. Mais ici, à Courdimanche, sans regrets !



La Louvière en 1991

Arrivés en 1991 à la Louvière, on approchait de la trentaine, un deuxième enfant, une étape dans la vie. On a cherché sur la ville nouvelle, trouvé un programme accessible financièrement et acheté sur plan et sur maquette. Une maison moderne, confortable avec les enfants.

Un choc : un chantier, un terrain derrière et rien. Sauf le ballet incessant des camions. La gare de Cergy-le-Haut était en construction : une tranchée gigantesque, une colline de millions de mètres cubes de terre sortie des tranchées. Une grande colonne posée comme un totem :

Ici prochainement RER

Tout le monde arrivait, plantait dans son jardin. Comme les pionniers dans un nouveau pays, il fallait que tout le monde apprenne à se connaître, s'installe, qu'une communauté se crée. Faire son nid. Compliqué à vivre ce sentiment de ne pas appartenir. Des moments difficiles d'incompréhension.

De plus, il y avait un antagonisme fort village/nouveau quartier.

Un jour on m'a même dit : « *Vous êtes de Cergy !* » C'est ce qui a motivé mon engagement dans la ville. Des fêtes, des amitiés, des liens se sont créés. Ceux qui arrivaient avaient le profil du jeune couple qui vient de se prendre un gros crédit à la banque, allait au boulot, récupérait les enfants chez la nourrice. Une ville dortoir. Il fallait se fédérer pour animer la ville. Le comité des fêtes a ainsi été créé par les parents d'élèves, basé à l'école de la Louvière.

L'Albatros en 1992

J'avais toujours vécu dans des quartiers avec une âme, du cachet, le Marais, à Paris. A Montmartre, aux Batignolles, on vit dans une carte postale. À l'Albatros, c'était très différent. Les maisons en location dataient de 88 et étaient assez peu habitées. Tout était neuf. Impression de s'installer dans une maquette. Les plantations étaient faites mais pas de beaux arbres, aucune odeur, aucun plaisir des yeux. C'était à moi de créer ! Faire vivre cette maquette, ça a totalement changé mon état d'esprit. Je suis allée à la rencontre des voisins ; c'est intéressant de commencer par le tissu social. J'ai commencé à m'intéresser au quotidien de l'allée de l'Albatros, entrepris de faire des choses avec les enfants. Tout était prétexte à faire des petites fêtes de voisinage, le départ d'une famille ou les débuts d'Halloween, les fins d'école, les saisons. Je me suis intéressée à la commune quand le quartier est passé à Courdimanche (*le 1^e janvier 2002*). La limite de la commune de Cergy était le grillage du bout de jardin ; il y avait même des maisons avec l'entrée à Courdimanche et le garage à Cergy ! Les communes ont échangé des terrains, le boulevard du Golf devenant la limite. Nous avons été reçus par le maire de l'époque, M. Alain Lahaye. J'ai tout de suite aimé être courdimanchoise, une plus petite commune, de proximité immédiate avec le charme de village haut perché.



Un jour, sur le parcours du golf, face à un bosquet avec 4 arbres, j'ai pris conscience qu'avant c'était des vergers, la campagne. J'ai eu l'impression d'être une pionnière anglo-saxonne arrivant dans le nouveau monde passant devant des Indiens, des autochtones qui avaient échappé au « ratiboisage », le promoteur ayant laissé ce bosquet pour faire authentique. « Comme des survivants on doit se tenir tranquille, on ne doit pas se faire remarquer ! ». Et j'ai pris conscience de l'installation de la ville nouvelle, du travail formidable de M. Hirsch pour dessiner cette agglomération qui a la même superficie que Paris,

« Un arbre pour 10 habitants, ici 10 arbres par habitant »

Comme le slogan pour la Clio « A vous d'inventer la vie qui va avec ! ».

J'ai aimé cette expérience de pionnière en ville nouvelle : on arrive, tout est à faire.

Le jardin, je voulais que mes enfants fassent ce qu'ils voulaient : des cabanes, des batailles de pistolet à eau... Nous n'avons pas planté de haies, ça étonnait les gens ! C'était la première chose que les voisins faisaient, pour se sentir chez eux. La population s'est stabilisée quand les maisons ont été habitées par leurs propriétaires. Le cahier des charges était lourd... couleur des huisseries uniforme, pas de linge étendu à l'extérieur, pas de Velux. En s'installant, tout le monde a planté sa vigne vierge et ou mis des abris de jardin, ça c'est personnalisé ! J'ai eu la version italienne, française, chinoise, des papas courant derrière un enfant sur son petit vélo sans roulettes : « *Regarde devant toi, pédale !, pédale !* »

Je me suis sentie petit à petit investie comme habitante et au fil des ans, ancienne de ce village, et heureuse d'être un être vivant dans la maquette... courdimanchoise.

Le Golf en 1993

Originaire du Nord, ils se sont installés en janvier 93. Ils ne connaissaient de Courdimanche que Mirapolis, qui était déjà fermé. Ils venaient d'acheter, quand ils ont entendu à la radio Courdimanche donné en exemple, pour ses records de froid ! Leurs premiers contacts ont donc été le froid et le vent. Les anciens n'avaient pas construit là à cause du couloir de vent et des sols argileux.

Tout de suite s'est créé un esprit de solidarité de quartier : avec d'autres familles et leurs enfants, petits, avec ceux qui avaient le tire-bouchon manquant. Puis une solidarité d'école, à pied ou en covoiturage, de mode de garde. Tous face au terrain vague. Mais c'est grâce au lien avec la paroisse qu'ils ont connu les gens du village et les anciens, le menuisier, le ferronnier, qui pour certains sont des grands-parents de substitution pour leurs enfants. Quand il a fallu chercher plus grand (ils ont cinq enfants) et que le travail s'éloignait à Vélizy, ils ont opté de rester à Courdimanche.

Ils ont déménagé de cinquante mètres. L'école, les copains, les amis, on ne casse pas tout ça ! Le dimanche, ils faisaient leur promenade des merveilles ; ils montaient par le terrain vague, rencontraient des chardonnerets et, à la mare St-Martin, des grenouilles ; un petit tour par l'église et ils redescendaient en longeant le golf. Leur promenade des merveilles ! Quand ils ont baptisé leur troisième enfant, à la Toussaint, la messe se faisait traditionnellement à Boisemont. Les grands les ont suppliés pour qu'elle soit baptisée à Courdimanche. Les enfants se sentent d'ici.

*"C'est par hasard que nous sommes arrivés,
mais c'est par choix que nous sommes restés.
On a fait le chemin par l'intérieur, on a découvert l'âme du village."*



La Louvière en 1994

J'y suis arrivé, il y dix-sept ans. Originaire de la Flandre où la culture nordique est très ancrée. Faire la fête, un long week-end, c'est là-bas que je pars, même s'il y a beaucoup de choses à faire le week-end ici, le troc aux plantes, les 24 heures de l'art...

Il manque une âme, l'âme pour moi, c'est le bistrot du coin dans le Nord, un lieu intergénérationnel ! J'ai connu ici une retoucherie, des cafés, un pub. Il y a deux pizzerias, une agence immobilière... L'hiver c'est sombre, fermé, il faut l'ouvrir, l'aérer, donner envie d'y aller. Un marché. J'aime les marchés, j'aime aller chercher légumes et fromage... et boire un verre. J'ai connu cela dans le Nord, à la terrasse d'un café. Il n'y a pas de piste cyclable. Il faut être précurseur sur les technologies urbaines, en écologie, comme les jardins familiaux. Mais nous ne sommes pas tous des décroissants. Ma moto est une nuisance sonore ; tous faits et gestes doivent être maîtrisés, il faut mettre des antibruit partout, on va perdre la légende Harley Davidson.

Courdimanche, c'est la ville du métro-boulot-dodo, la ville à la campagne, pas perturbée par le trafic routier intempestif. On a la tranquillité, la tranquillité sociale aussi. Je reste ici pour mon travail, j'ai fondé ma famille, avec ma femme originaire du Val-d'Oise, je m'y sens chez moi, côté professionnel. Le village, la campagne, promener son chien dans un champ derrière, les citadins ont l'impression que c'est la campagne.

Pour moi ce n'est pas la campagne ! Elle est là-bas dans le Nord !

L'Albatros en 1995

*Souvent pour s'amuser, les hommes d'équipage
Prennent des albatros, vastes oiseaux des mers,
Qui suivent, indolents compagnons de voyage,
Le navire glissant sur les gouffres amers.*

Charles Baudelaire- L'Albatros-Les Fleurs du mal -1859

En 1995, quand on a acheté cette maison, on arrivait de Vauréal. Toute notre vie, toutes nos activités associatives se faisaient sur Vauréal, on habitait Courdimanche, mais on ne sentait pas courdimanchois ; les seuls contacts physiques avec cette ville, c'était quand on allait à la mairie ou pour voter, car géographiquement, on est beaucoup plus près de Vauréal.

J'ai commencé à me sentir de Courdimanche quand on m'a demandé de participer à une liste électorale, en 2003 la première fois. Et la deuxième fois, aux dernières élections, j'ai découvert Courdimanche presque physiquement.





Le château d'eau (altitude maximale : 160 mètres)

De Cergy-le-Haut, où je travaillais, je voyais le château d'eau. Je pensais qu'il était bien tranquille sur son perchoir !

C'est le maire, M. Marseille, qui avait choisi, avec les architectes, la couleur bleue.

Le fait d'habiter en haut, c'est bien, on ne risque pas d'être inondé !

L'Aurore boréale : c'est joli, c'est poétique ! en 1996

Je venais de quitter l'entreprise Kaufman et Broad dans la banlieue proche de Paris et je savais qu'il y avait une maison témoin à Courdimanche. J'avais toujours eu envie de visiter ces maisons décorées. Mon compagnon, architecte, m'avait proposé de visiter la région de Cergy. J'ai acheté cette maison en 1996, proche des services, des transports. Je suis seule maintenant mais j'ai des amis à Courdimanche, je m'y sens bien. Au niveau environnemental c'est le summum : les portes du Vexin, les étangs de Cergy ; j'y vais dès qu'il fait du soleil, en randonnée ou seule, j'en ai pour deux heures aller retour ; je traverse le bois de l'Hautil avec un bâton. J'y vais aussi à vélo avec mon petit-fils depuis qu'il a six ans, c'est formidable ! Toute l'agglomération, c'est fantastique au niveau culturel ! Les communes ont toutes un patrimoine.

Je me sens bien à Courdimanche. Je dis bonjour à tout le monde. Et je tiens à remercier la mairie pour ce qu'elle fait pour les seniors ; depuis deux ans j'ai connu deux personnes, je les reçois bientôt à dîner. Au thé dansant à l'Essec, M. Lefèvre a salué toutes les personnes et j'étais très heureuse de dire que j'étais de Courdimanche. Le seul petit problème, je n'ai jamais compris pourquoi l'agglomération a fait des rues si petites pour les autobus...

Quand on me demandait d'où je venais, même si j'ai choisi Courdimanche, avant je disais Cergy-Pontoise, et maintenant je dis Courdimanche. Même dans le Midi, dans le Luberon en particulier, les gens commencent à connaître, ça fait un plaisir immense. Soyez rassurés, je dis Courdimanche maintenant, partout !



Y venir pour une retraite sereine en 2006

Veuve depuis trois ans, j'habitais dans l'Oise un village de 750 habitants : il fallait faire beaucoup de kilomètres pour les loisirs ou les services de santé. Un matin, en me réveillant, je me suis dit que pendant que je pouvais le faire psychologiquement et physiquement, il fallait partir ! En l'espace de quinze jours j'ai vendu ma maison, et j'ai prospecté. Je voulais revenir dans le Val-d'Oise car j'avais habité à Pontoise avec mon mari et ma sœur habite près d'ici depuis trente-cinq ans. Et la région est belle. J'ai choisi Courdimanche par hasard, une annonce qui me convenait. Le logement était dans un état « apoplectique », mais la situation dans un ancien village avec un minimum de services autour et des transports publics proches était parfaite. Malgré le travail pour aménager ce logement, je savais que je ne le regretterai jamais et je ne l'ai jamais regretté.

On ne s'insère pas dans une communauté en deux semaines, il faut au moins un an, il faut faire l'effort de s'intégrer en allant à des réunions, à des spectacles, même seule.

Lors des élections municipales j'ai rencontré des gens, des portes se sont ouvertes ; j'ai continué avec des associations, à me faire connaître, pour exister.

Ce n'est plus la chaleur, la convivialité d'un petit village d'autrefois, les gens travaillent loin, la population s'est multiplié, mais l'histoire est là, dans les pierres, c'est intangible.

Je suis bien dans un endroit qui a une histoire, une âme.

Le village en 2007 : Ouvrez, ouvrez la cage aux oiseaux...

En traversant les champs par Vauréal, Courdimanche perché comme ça là-haut leur a tout de suite plu. Ils étaient venus déjeuner chez des amis, et sur internet ils avaient cherché dans ce coin-là. Ce jour-là, ils venaient visiter une maison, toute moche, dans un fond de vallée, mais leur maison actuelle était entrée dans l'agence en même temps qu'eux. Ils furent les premiers visiteurs, se sont décidés en vingt minutes, le village, les pierres, le cachet, le jardin... ils ont tout pris. Le jour de la signature, ils ont appris que les parents de la propriétaire étaient les propriétaires du café de la Goutte d'Or, juste à côté d'où ils habitaient. Ils devaient passer par ici.

" Ce que j'aime dans les pierres c'est qu'il y a vraiment une histoire. On la sent, on s'y sent bien, une certaine Mme Bourges, une mémé un peu originale, habitait là. Courdimanche ce n'est pas du tout un choix, mais on l'a choisie en la voyant ! C'était aussi pour les enfants, pour ne pas les voir grandir en cage, s'éloigner de Paris. Ici on ouvre la porte et ils sortent. Notre fils de dix ans, a été très bien accueilli avec un « Bienvenue dans la bande », bande de cinq garçons dans la classe de CM1/CM2.

A Paris, il pouvait aller à la boulangerie juste en bas de chez nous, tout juste. Ici, il peut y aller seul et aller prendre l'air quand il veut. On a très vite vu que c'était tranquille. Quand ils reçoivent leurs copains, ils profitent de cet espace, jouent dans le village, ils savent ici qu'on peut les laisser. "

Le lien entre le haut et le bas ?

Ils espèrent qu'il va se faire avec les nouvelles constructions.

Envie de rester à Courdimanche ?

" Quand j'étais enfant, je déménageais tous les ans, alors je ne sais pas, cela fait cinq ans qu'on est là. On est des nomades dans le monde du spectacle. "



Au fil des émotions

1. Impression d'un artiste-peintre



En haut de Courdimanche. Au loin la Défense.



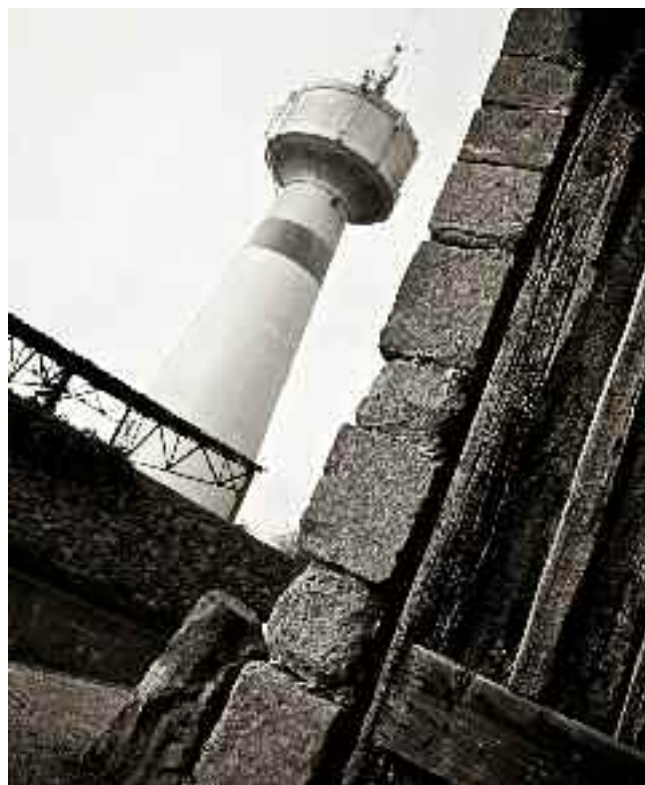
Impression d'un nuiteur, peintre le jour

Un promontoire
Très attaché à la colline de l'Hautil
J'ai longtemps regardé cette colline d'en bas
J'ai toujours voulu aller là-haut
En plein cœur de la forêt de l'Hautil un chalet tempête de 99
Retour à la forêt humaine les bars le golf Courdimanche
Le billard y croquer les gens danser la vie nocturne
Mettre en valeur la vie locale Art primitif
De la fenêtre Paris exposer se distraire se rapprocher
On est dedans on fait partie du théâtre
Souvent je traverse les bois et les champs les cèpes même des aigles
Le jour où tout cela sera construit je partirai
La mémoire du paysage je la garderai



Au fil des émotions

2. Point de vue d'un photographe



En haut, petit village sur la montagne tout serré ...
En bas, village moderne, coloré, aéré ...

aventure

mon regard se porte sur ta présence

émotion

*mes humeurs me font sortir sous la pluie
je traque les imperfections des pierres
texture de la nature, du village, de la ville*

une âme

*lumière à toute heure
calme Courdimanche
Au hasard je t'ai découverte, par amour je t'apprivoiserai.*



Au fil des émotions

3. Conte de la dame de la rue de la Touffe

(entièrement inventé à partir de quelques éléments vrais)



Vue de l'actuelle rue Raymond Berrivin



Il était une fois...

1l était une fois une dame qui avait bien six cents ans et toutes ses dents, elle habitait rue de la Touffe. Ses cheveux avaient la couleur de l'enfance, ses pommettes le goût des poires bien mûres, et ses jambes, la vitesse d'un cheval au galop. Elle avait un secret : garder la jeunesse éternelle.

C'est pourquoi elle passait son temps à regretter sa première jeunesse dans ce petit village où les gens sortaient leurs chaises bancales sur le trottoir quand la cloche avait annoncé les sept heures, juste avant la soupe.

Ce petit village où les moutons rentraient en bêlant gavés d'herbe fraîche et de pâquerettes, où les vaches avaient été traites deux heures avant, et où les enfants couraient le long du chemin qui remonte des champs pour voir la procession des chevaux usés mais joyeux revenant tous ensemble des champs et allant rejoindre l'écurie et leur ration d'avoine. Ce petit village qui sentait les graines, le cuir et les poires qui fermentent. Ce petit village de trois cents âmes, qui s'animait au gré des cloches, des saisons et des humeurs de la mère Bâ.

Au gré des lavandières qui se dirigeaient vers le lavoir, certaines préférant celui du bas près de la mare St-Martin, d'autres celui du haut, sur le chemin de Boisemont. Mais toutes avaient la langue bien pendue, et en racontaient des vertes et des pas mûres... comme les histoires du gars de la mère Bâ ! Ça faisait rire le village entier et ça animait les soirées sans télé, sans lecture, sans lumière.

Regret de ce village perché sur son promontoire comme un château fort, dans l'attente de son seigneur. Regret du bruit des bidons de lait entre les deux fermes, du vrai lait de vache qui rendrait malade les bébés du XXV^e siècle. Regret des maisons sombres et humides. Regret des enfants qu'on entendait crier dans l'école du centre du village. Regret des jardins ruisselant d'eau et des vergers gourmands. Regret du tintamarre des artisans, ici et là.

On l'entendait souvent maugréer en cultivant ses herbes aromatiques et ses fleurs qui l'habitent, comme elle disait. On l'entendait souvent inventer des histoires pour ses amies sorcières. Ah ! oui, elle regrettait son village d'antan. Parce que de nos jours, quand il fait chaud, l'air est vide, disait-elle, vide de tout, de toute respiration et cet air vide génère encore du vide ; alors au mois d'août, période encore plus vide, village vidé de ses habitants, elle était seule dans ce village devenu ville morte, elle ne sortait même plus, juste dans son jardin mouchoir de poche. Les voisins, elle ne les entendait pas, elle vivait dans son passé d'il y a cinq cent soixante-dix ans, cela devait être dans les années 1950 ou 1960...



Le village était devenu un minuscule quartier d'une mégalopole plus grande encore que celles de Beijing, de Tokyo et de Sydney réunies. Les transports étaient aériens, et les gens ne sortaient qu'une fois par an pour les vacances. Toute l'année ils vivaient là, enfermés dans leur logement, se nourrissant d'internet et de pilules pour un équilibre alimentaire parfait, dormant cinq heures par nuit pour ne pas rater les programmes télévisuels interplanétaires, travaillant derrière leur écran sans saveur, mais pas sans odeur, une nouveauté pour agrémenter les heures de travail, s'amusant avec la domotique dernier cri et les milliers de messages à dicter aux machines modernes.

La dame de la rue de la Touffe ne comprenait plus rien, elle aurait aimé disparaître avec son village mais voilà, elle était si curieuse et la pousse des plantes ou la dernière soupière transparente inventée par un jeune Namibien, n'avaient plus de secrets pour elle. Elle était curieuse de savoir pourquoi l'homme s'engouffrait dans ces nouveautés, elle qui disait toujours « *Cherchez en vous-même, apprenez à vivre avec vous-même, pourquoi vouloir plus, toujours plus, ne jamais s'arrêter, être toujours en activité pour faire quoi de plus ! Rêvons, jouons avec nos enfants ! Écoutons le silence, écoutons les plantes pousser et le vent se lever ! Et on restera ainsi jeune indéfiniment !* »



Journée de l'Enfant



La dame, au regard si tendre, faisait pourtant un peu peur aux enfants qui, en réalité, ne l'avaient jamais vraiment vue mais imaginée... Quand on voit, quand on rencontre, on change, tout change. Le rêve de la dame, bien entendu, n'était pas de revenir au Moyen Age, ni à l'époque des crottins de cheval dans la rue d'à côté, mais à une époque qu'on inventerait, celle où il y aurait des bancs pour se rencontrer, un bar pour servir des jus de poire directement apportés des jardins, une école pour apprendre la musique, danser avec légèreté, construire des maisons joyeuses, et un peu vivre comme les dames qui collectionnent les herbes et les sorcières.

On pourrait ainsi, comme la dame de la rue de la Touffe (rappelez-vous elle a six cents ans), rester jeune éternellement.



Au fil des émotions

4. Paroles d'enfants



Mosaïque faite par les élèves, à l'école des Croizettes



Il se passe des choses dans...

13 enfants du centre de loisirs répondent à quelques questions

Pourriez-vous décrire Courdimanche ?

- C'est une ville avec beaucoup de bâtiments, des fermes, une mairie, des habitations, un golf et une piste cyclable.
- C'est une ville au nord de la France, avec des rues et des allées.
- Il y a Courdimanche village avec des maisons qui datent et Courdimanche la ville avec des maisons plus récentes mais pas assez de verdure.
- Le Golf est à part, derrière le grillage, mais je n'ai pas l'impression qu'il soit de Courdimanche.

Qu'aimeriez-vous avoir ?

- Des arbres. Quand on construit des bâtiments, on coupe des arbres alors il faut en replanter autre part.



Spectacle sur la place Claire Girard



Que va construire la mairie, dans le champ entre le nouveau et l'ancien Courdimanche ?

- Une piste cyclable, une ferme, un parc, des toboggans, de l'escalade, un zoo, une petite forêt, une piscine, plus d'arbres, des maisons dans la nature, un grand espace naturel où les gens pourront se promener.

Ceux qui habitent en bas, allez-vous au village en haut ? Et ceux du haut venez-vous ici, en bas ?

- Je vais voir les spectacles et la vue de là-haut.
- On va faire des promenades. On va voir les ruches.
- J'y vais quand je chante dans une chorale et avec le centre de loisirs.
- Pour faire des promenades et faire du sport. Et quand on va à la mairie.
- J'aimerais faire des promenades, du vélo dans le village.
- Je n'y suis jamais allée, je ne connais pas les ruches. Je ne connais pas les jardins familiaux.
- Du village, on descend au centre de loisirs en bas, on va faire des courses alimentaires et du vélo avec papa.

Et la semaine prochaine, savez-vous ce qu'il va se passer ?

- L'écopâturage avec les moutons qui reviennent, rue Vieille St-Martin, youpiiiii !



Face au centre commercial de la Louvière, la station Vélo2 sous la neige



*Écriture
collective de
13 enfants
de 8 et 9 ans du
centre
de loisirs,
provenant
des 3 écoles
publiques de
Courdimanche*

Dans notre village

Une école et des ruches,
Mais pas beaucoup de gens.

Dans notre ville

Des immeubles et des arbres.
Les immeubles sont comme des miroirs
Des fois on voit des moutons, cachés dans les arbres,
Mais pas beaucoup d'arbres.

Dans la nature

De la vie, des animaux, de l'herbe pour s'amuser,
Mais pas beaucoup d'animaux sauvages.
On pourrait avoir un zoo avec des glaces à manger
Un parc pour faire du roller.
Oh ! Dans le parc, une course de vélo et de trottinette se prépare...

Dans Courdimanche

Des magasins, une mairie, deux boulangeries,
Mais pas de cinéma.
Beaucoup de gens. Beaucoup d'arbres. Beaucoup d'herbe. Beaucoup d'animaux.
Dans un grand parc.



Au fil des émotions

5. Sensations d'antan



Oeuvre réalisée par un peintre amateur dans le cadre des actions menées par l'association Art et Patrimoine pour contribuer à la restauration de l'église.



On entendait...

De notre petite classe en dessous de l'église,
On entendait les moutons bêler,
De la rue, les fers que le maréchal-ferrant martelait,
De chez mon père, la scie à grumes qui débitait en planches,
Je cherche encore le rythme des marteaux.
Toutes ces odeurs variées et inédites, je m'en rappelle encore,
Celle des moutons, des vaches, de la bouse laissée dans les rues,
Du fumier au milieu de la cour de la ferme, de la paille, du foin,
De la chaleur âcre qui saisit la gorge quand on pénètre l'étable,
Et les graines ayant chacune une odeur à elle,
Odeur de blé, odeur d'avoine, odeur qu'on pouvait même toucher chez le grainetier du village,
La forte odeur du cuir des selles de cheval, des sacs que le bourrelier fabriquait,
La corne brûlée des chevaux chez le maréchal-ferrant,
L'odeur du bois qui séchait dans la cour, odeur de chêne le menuisier,
Celle du bon lait bien frais, bien chaud, qu'on achetait le soir dans un pot, entre les deux fermes,
Et celle, plus forte encore, des blouses que portaient les vachers,
L'odeur du bon beurre qu'on coupait avec le fil à beurre dans l'épicerie, café du village.
On courait chercher des poires dans les jardins, quel goût ces poires bien juteuses !
Sensation que je cherche encore quand j'achète des poires.
Le soir tombe,
De la fenêtre du premier étage face à l'ouest, on a les plus beaux couchers de soleil...
Ce village, aux nombreux dénivelés offrant mille points de vue, a une âme.



Vue du village prise du haut de l'église



Je me sens bien

*Ce qui m'impressionne ici c'est le silence,
le désert,
le calme souvent agréable.
Peu de monde,
ça dépend des jours,
et l'odeur ici ou là.
L'odeur du bois,
des feux de cheminée en hiver,
du bois qui brûle et en dehors de cette période,
l'odeur de l'herbe, du végétal,
je l'ai vraiment en moi quand je me balade dans le village.
Et le poids du silence,
Même les oiseaux on ne les entend pas.
Je me sens bien ici.*

Au fil du quotidien

1. L'école d'avant



Photo de classe où l'on peut reconnaître Mlle Clartemps et M. Parrain

Le quotidien d'un écolier

« Quand on allait à l'ancienne école, il fallait monter la côte, l'entrée était en haut, j'avais 50 mètres à faire. J'ai commencé avec Mlle Clartemps, j'avais cinq ans, il n'y avait pas de maternelle, c'était en 1936. M. Porrain prenait les élèves le jour des cinq ans, pas avant. Il disait qu'en cas d'accident, il était responsable.

On rentrait le 1^{er} octobre. Les vacances pour nous, c'étaient les foins, la moisson, et les pommes de terre. Après on rentrait à l'école.

À la sortie de l'école, je conduisais les chevaux, on semait de la luzerne lupulline, de la minette, mon père semait à la main. Sur le hersage, on voyait les traces de ses pas. Je conduisais le cheval avec la herse, je passais là où il avait fait avant ; quand on avait fini la parcelle, je roulais tout seul pendant qu'il discutait avec un voisin. J'aimais ça. »

« Quand on rentrait de l'école on savait ce qu'on avait à faire : s'occuper des lapins, des poules, des cochons et faire les devoirs, et mes parents me faisaient réciter les leçons. Jouer ? On jouait dans la cour d'école à la balle aux chasseurs. Il y avait 40 enfants...

L'hiver, on se levait très tôt, on était de feu, autour de 6 h30. On avait chacun notre semaine.



Avant, l'école du village était située à l'emplacement
de l'actuelle mairie (rue Vieille-saint-Martin)



On préparait le bois, le petit bois, pendant la récréation, la veille. Le lendemain matin, on allumait le feu et quand les élèves arrivaient, il faisait bon dans la classe. Tous les garçons s'en occupaient à tour de rôle. On nettoyait aussi les cabinets, les filles en faisaient une partie. On ne trouvait pas ça drôle parce qu'on avait toujours du travail ! »

« En rentrant de l'école je fonçais à l'étable pour boire du lait. »

« Quand on rentrait de l'école avec ma sœur, on triait les gravats dans deux tombereaux en 1944. »

Humour et coquinerie avant la guerre

Ma tante faisait le chat en classe, elle a eu des verbes « faire le chat ».

Ma tante bavardait, elle a fait des lignes avec deux plumes.

Ma tante aimait rire. Un jour, elle a aidé une camarade qui devait décrire une vieille personne de Courdimanche :

« C'est le père P. qui a des goupillons dans les oreilles et des "corriassons" sous les pieds ! » Très fière d'elle, elle a donné son nom pendant la lecture des textes.

Et après la guerre

Un garçon avait lancé et collé une boule de papier buxard mouillé au plafond, le maître ne l'a vue que quelques jours plus tard, et personne, jamais personne n'a dénoncé l'auteur. Qui s'en rappelle ?

Une élève a mis des petits bouts de papier dans le chapeau à rebord du maître, alors qu'il corrigeait les cahiers et qu'on faisait la queue à son bureau. Les papiers tournaient à chaque mouvement, mais jamais il ne s'en est aperçu : on a tous bien ri, quel culot ! Qui les a ôtés du chapeau ?

L'école, un lieu de découvertes

Le samedi après-midi, on faisait des activités d'éveil, de la couture, de la broderie, du rotin et on écoutait de la musique classique, ma première rencontre avec la musique classique !

Les punitions

Je me rappelle les conjugaisons des verbes, les mots, les lignes qu'on devait écrire pour simplement une erreur dans l'exercice de grammaire, par exemple !

Je me rappelle mon cahier de punitions et ses pages bien remplies !

Je me rappelle du bambou posé sur le haut du tableau, comme une menace !

Le maître, monsieur Parrain

Un homme très discret, on ne connaissait pas ses opinions, il avait la classe des grands.

Un bon maître. Il était venu dans cette école de la campagne pour des raisons de santé, d'asthme. Ici, il respirait mieux qu'en ville.

La femme était très jalouse de la jeune maîtresse d'à côté, et nous on imaginait plus que la réalité. Il n'y a jamais rien eu.

Ils ont quitté Courdimanche. Nous les avons un peu oubliés.

Courdimanche : C. Pontoise Circ. Pontoise. 343 h. Ecole au centre. Tous commerçants et artisans. Village groupé à l'extrémité nord-ouest des hauteurs de l'Hautil. Bonne terre à blé. Climat assez rude : vents fréquents. L'Oise à 2km500. Bois de l'Hautil à 1km. Eglise du XII^e et XIII^e s. Point de vue sur la boucle de l'Oise.

Ecole de Courdimanche, par Boissy-l'Aillerie. Mixte 2 cl. Eff : 44. Popul rurale. Gare de Courdimanche-Boisemont (ligne de Pontoise-Les Mureaux) 1 train par jour ; gare de Boissy- l'Aillerie, à 5 km (grande ligne) ; Pontoise à 9 km. Etude surveillée : a.b. Coopérative scolaire. C.R.F.J. Secrétariat de mairie : 29.696 (23 ans d'ancienneté). Supplément de traitement : 856

Logement : R de C : cuisine et s. à m. 1^{er} étage : 3 ch. Eau (g) électricité (g) chauffage (g). Grenier, cave, buanderie, jardin attenant. Adjoint non logé. Indemnité représentative : 5.625

Extrait d'un annuaire des écoles publiques de Seine-et-Oise avant 1950.

Au fil du quotidien

2. Le dernier charron devenu menuisier



Une charrette en bois réalisée par les ateliers Tissier



Mon père était charron-forgeron. Il employait du personnel, dont ses deux fils.

En 1934, subissant la crise économique du milieu agricole, mon frère aîné avait devancé l'appel sous les drapeaux. Il fut fait prisonnier en Autriche et ne rentra qu'en 1945. Mon autre frère fut déporté STO (service du travail obligatoire) en Allemagne de 1942 à 1945. De ce fait, à 13 ans j'ai commencé à aider mon père, et ce sans discontinuer.

J'ai appris le métier de charron. Notre clientèle concernait les agriculteurs et les maraîchers de la région.

Nous fabriquions de grosses charrettes et des tombereaux pour les céréaliers et les betteraviers ; pour les maraîchers, charrettes et tombereaux d'un gabarit plus petit. Nous utilisions plusieurs espèces de bois : du chêne, du frêne, de l'orme, pour les moyeux des roues et de l'acacia pour les raies, les fonds étaient en peuplier. Le châtrage des roues représentait un très gros travail et demandait beaucoup de précision et l'aide de quatre personnes. Notre travail consistait aussi à l'entretien, en faisant toutes les réparations du matériel agricole de notre clientèle. Pour cela, mon père achetait des arbres qu'il faisait débarder et transporter jusqu'à l'atelier, en hiver, par jusqu'à moins vingt degrés. Et il faisait appel à des fermiers avec leurs chevaux qu'ils attelaient à un « diable ».

Au printemps, c'était ma spécialité de faire le sciage en planches d'épaisseurs diverses qu'il fallait entreposer en courant d'air avec des interstices. Le sapin séchait en six mois, le chêne et le frêne en dix-huit mois.

En 1950, avec l'arrivée des tracteurs et des remorques, la suppression des chevaux, les charrons, les forgerons et les bourreliers se retrouvèrent sans travail et furent obligés de se reconverter, sans aucune aide. Par chance, les maraîchers conservèrent, pour encore quelques années, leur unique cheval avec la carriole pour les marchés. Je me souviens d'avoir fabriqué douze brouettes qui ont été vendues aux jardiniers amateurs des environs. En outre, les femmes, à cette époque-là, lavaient encore le linge au lavoir et utilisaient des « boîtes » pour s'agenouiller, des battoirs pour rincer et des tréteaux pour égoutter le linge ; du matériel en bois que nous fabriquions.

Pour les obsèques, c'était la coutume de s'adresser au menuisier ou même au charron du village et lui faire fabriquer le cercueil, toujours en chêne, et y déposer le corps qui était transporté à l'aide d'un corbillard municipal pour les funérailles.

En 1958, mon père a cessé son activité et m'a proposé de lui succéder en son lieu actuel. Mon frère aîné, après quelque temps passé chez Renault, s'est fait embaucher à la Ville de Versailles pour la fabrication de cercueils. Mon autre frère a monté une entreprise générale de



menuiserie et de maçonnerie qui devint très prospère. Quant à moi, héritant de la clientèle et de la réputation de mon père, possédant quelques rudiments en menuiserie, j'ai dû faire face à des commandes qui m'ont obligé à embaucher un menuisier avec lequel j'appris le métier, bien différent du charronnage, quoique l'on en pense.

La construction de pavillons se développant, j'ai été sollicité pour la fabrication et la pose des charpentes en sapin du Jura ainsi que celle des portes et fenêtres en chêne.

J'ai aussi fabriqué des séries de portes de garage en chêne ainsi que des tables et des bancs anciens, tout cela avec l'aide d'un ou deux employés. Notre travail comprenait également l'aménagement intérieur des logements avec pose de parquets, de placards, de portes, d'escaliers, pose de vitrage et réparations diverses. Durant ces années, nous avons employé des bois exotiques pour concurrencer le prix du chêne mais à qualité souvent moindre. Pour répondre à la demande nous avons utilisé le Formica et le Polyrey pour la confection des meubles de cuisine et de salles de bains, ainsi que des colles nous obligeant à porter un masque pour s'en protéger.

Au cours de mon activité, j'ai formé 6 apprentis, tous ont été reçus au CAP (certificat d'aptitude professionnelle) pour la pratique, et certains sont restés ouvriers de nombreuses années dans l'entreprise.



L'atelier Tissier



*M*on fils a fait son apprentissage de menuiserie dans un lycée technique du Jura. Le bac pro (baccalauréat professionnel) en poche, il a pu reprendre en 1990 et améliorer l'activité. De plus, avec un agrément de la préfecture, il continue d'assurer occasionnellement un service de pompes funèbres en louant une voiture réfrigérée. J'avais exercé ce service avec ma 2 CV camionnette.

Que de changement dans ce laps de temps ! que ce soit dans le travail, la vie au village, l'accroissement de la population, la construction de logements à la place des champs cultivés, la destruction de l'école au centre du village et de la mairie, et la construction d'un hôtel de ville qui a entraîné l'écartement de la voûte de l'église datant du XII^e siècle...

Cependant je dois reconnaître les bienfaits du progrès et du confort que nous connaissons aujourd'hui.

« Ça monte à une vitesse, il y 12 grues ! Autrefois, c'était du blé qui bougeait.

Et notre école, en une journée plus d'école, plus de mairie, le sable a coulé, mais... l'église va s'écrouler...»

Au fil du quotidien

3. Mirapolis : une utopie ?



Au loin, on aperçoit le château d'eau qui lui est toujours là



Sorti de terre trop tôt ? Projet trop ambitieux ?

(parc de loisirs ouvert en 1987, fermé en 1992)

Je suis gardien de l'ancien Parc Mirapolis, propriété d'ImmoVauban promoteur immobilier, depuis sa fermeture il y a vingt ans. Quand je suis arrivé en 1989, c'était la plaine, le désert.

J'étais forain et nous venions d'obtenir l'autorisation d'installer un parc forain à côté des animations du Parc : il n'y avait qu'une quinzaine d'attractions pour 47 hectares !

Quand tout a été démonté, j'étais très triste de voir toutes les attractions quitter le parc (la plupart pour des parcs de loisirs en Allemagne). La nature a pris le dessus (60.000 arbres avaient été plantés) et le terrain est utilisé par la police, les pompiers, les douaniers pour leurs entraînements, par l'auto-école ou pour un festival « Permis de construire » ou un salon « forages dirigés » (leur but : passer des fibres optiques sous terre sans creuser de tranchées). Un terrain idéal !

Je me sens vraiment courdimanchois, même si le facteur ne vient pas chez moi. J'ai plein de copains, je suis heureux ici, j'ai des étangs pour pêcher les quelques poissons que j'introduis, j'écris des poèmes. A l'époque des C.B. (Citizen Band) tout le monde connaissait « le gros bonhomme ».

Je regarde les sites internet sur Mirapolis toutes les semaines, ça me manque...



Gargantua, malgré les *remous* tâche de garder son regard bienveillant



Petit questionnaire pour ceux qui ont eu la chance d'y aller :

1. Comment se nommait la ville bretonne noyée sous les eaux ?
2. Où se déroulaient les joutes médiévales ?
3. Quel était le thème du spectacle d'Annie Fratellini ?
4. Comment s'appelaient les montagnes russes ?
5. Qu'était le Quick Cup ?
6. Que pouvait-on visiter à l'intérieur de Gargantua (35 mètres assis, et qui sera dynamité en 1995) ?
7. Où pouvait-on voir le spectacle musical des fables de Jean de la Fontaine ?
8. Quel artiste connu paradait à la grande parade de Louis XIV ?

RÉPONSES

1. La ville d'Ys - 2. Dans la forêt de Brocéliande - 3. L'histoire des clowns du XVIII^e à nos jours - 4. Le Miraloopting - 5. Un manège de tasses - 6. Le corps humain - 7. Au théâtre de verdure - 8. Le chanteur Carlos, parain de Mirapolis



Le parc flambant neuf ouvre ses portes en 1987



Quand les bulldozers sont arrivés en juillet pour les travaux...

le paysan, propriétaire du champ a dit :

- « *Laissez-moi faire ma récolte !* »

En août, arrêt des travaux.

- « *Vous auriez pu me laisser le temps de faire ma récolte !* »

Dans la plaine, dans le vent, sous les lignes électriques, c'était un mauvais choix,

A Mirapolis, tous les enfants avaient un passe gratuit pour y aller quand ils le voulaient. L'architecte est venu nous dire qu'on allait avoir des bouchons, que les commerces seraient débordés, on n'a rien vu ! Si ! Chirac, qui est venu l'inaugurer et le Paris-Dakar le 30 décembre 87. On y allait à pied en passant dans le milieu de nos champs, c'était boueux.



Plan du parc



Une petite poésie écrite par Dédé (gardien actuel de Mirapolis).

Courdimanche

*Quand je suis arrivé, c'était le troisième mois de l'année,
Il faisait froid, je me souviens, je crois même qu'il neigeait,
Là j'ai installé mon manège à sensations,
Là dans le parc d'attractions,
Le parc de Mirapolis, tel était son nom,
La ville de Courdimanche, sa terre d'implantation,
Au début cela me paraissait vraiment tristounet,
Je me suis dit, tu vas certainement t'embêter,
Mais au fil du temps et des années
Mon opinion sur cette ville a changé,
Ce n'est plus le petit village que j'ai connu
Mais c'est une ville qu'elle est devenue,
Les bâtiments ont gagné sur les champs,
Les maisons ont poussé comme des champignons,
Plus de maisons, plus d'habitants,
Plus d'habitants, plus de compagnons,
Ici, j'ai noué tout plein d'amitiés,
Avec les jeunes et les plus âgés,
Moi, qui de naissance, suis alsacien,
De cœur, me voici maintenant val-d'oisien,
Oui, j'ai Courdimanche dans mon cœur,
Pour le pire, comme pour le meilleur.*

Au fil du quotidien

4. Du travail



La boulangerie et le café du village



Commerce et artisanat

Mon grand-père, Roger Dauvergne, était maréchal-ferrant, rue Berrivin, presque en face du café. La forge était à la place de la salle à manger actuelle et dans le jardinet contigu, sous un auvent, mon père travaillait avec lui. Quand il y avait trop de matériel, ils travaillaient sur la place centrale du village, sauf pendant la semaine de la fête foraine ; là ils devaient retirer le matériel pour installer un manège, une balançoire, un chamboule-tout et des confiseries (jusqu'en 1960).

Il y avait d'autres corps de métiers. Le bourrelier, M. Arsicault, en face de la forge au n° 20 je crois, au-dessus du café. Il réparait les harnais des chevaux et faisait les bâches pour les voitures à chevaux. Plus de chevaux, plus besoin de bourrelier...

Le charron est devenu menuisier, M. Tissier, rue Berrivin. Son fils a repris l'entreprise et le plombier/couvreur, M. Bibas. Deux maçons, M. Eve et M. Boucher, ils avaient un dépôt pour leur camion.

Dans le village, il y avait deux épiceries. Une, avec le café (à l'emplacement actuel du café) avec deux entrées. Comme dans un bazar, des étals de fruits et légumes devant des placards à tiroirs pour la mercerie et divers objets. Dans un seau, la crème fraîche vendue à la louche et, dans un panier, le beurre vendu à la motte que l'on découpait avec un fil. Au fond de la pièce, le téléphone public et sa manette pour joindre l'opératrice. Et l'autre, en face, une épicerie plus moderne. La boulangerie, à l'emplacement actuel, faisait office de café, un petit café. L'épicier et le boulanger faisaient leurs tournées dans les villages environnants.

La boucherie est toujours au même endroit. La pharmacie n'a ouvert qu'en mai 2001.



A l'angle des rues André Parrain et Vieille-saint-Martin,
la boucherie du Village n'a pas changé de place.

« Quand on a ouvert, je pensais finir ma carrière et revendre dans les cinq années qui suivaient. La pharmacie, c'est un moyen de faire vivre le village pour une population vieillissante, surtout quand on n'est pas motorisé.

Beaucoup de personnes viennent discuter, raconter leurs problèmes, ils se retrouvent avec leurs voisins et ils discutent. Ils ne se voient pas dans la journée.

Ici c'est la vie de campagne ! On nous apporte des légumes du jardin, du gibier, des fleurs, des truites à la saison de la pêche, les gens s'intéressent à notre famille. On prend le temps de discuter avec les gens. J'y trouve mon bonheur. C'est la pharmacie comme je la comprends. »

Travailler plus dans les années 60 pour gagner plus

Mon grand-père cultivait des poiriers à l'emplacement de la maison actuelle et dans le jardin plus bas.

En plus de son travail de maréchal-ferrant où il travaillait six jours et demi, le matin de bonne heure, le soir et le dimanche après-midi, il s'occupait des poiriers : la taille, un peu de traitements et la récolte ; il remontait avec une voiture les caisses à la maison, les stockait et un grossiste de la région parisienne venait chercher les caisses de poires. A la fin des années 60 il fallait aller les livrer à Triel-sur-Seine, les grossistes ne se déplaçaient plus. C'était pour les Halles, des williams et des comices. Par contre il faisait labourer. Tout cela pour arrondir les fins de mois.



G. Gaudinault

COURDIMANCHE (Savoie-Oise), — Vue générale



Balade des services techniques de 1977 à 2011 !

Il y avait deux cantonniers : le papa de Raymond Dauvergne, cantonnier départemental qui n'entretenait que les routes départementales, la 22 et celle allant de la Villeneuve à Vauréal et les rues qui correspondaient dans le village.

L'autre, Marcel Lahaye, papa de celui qui fut maire de 2001 à 2004, cantonnier communal. Il avait aussi un peu le rôle de garde-champêtre pour remplacer M. Bourgeois, qui passait dans la rue pour faire les annonces avec son tambour, des avis à la population. Ça avait duré jusqu'en 1955 suivi d'une période sans garde-champêtre. J'étais vraiment petit, je m'en souviens.

Pas de services techniques, bien entendu. Pelle et brouette. Sans lieu pour les stocker, ils devaient les ranger dans leur cour. À l'emplacement du distributeur de billets actuel, c'était le corps de garde utilisé par les pompiers communaux, des bénévoles, corps dissous en 1950. Mon arrière-grand-père Léon en faisait partie. La pompe à incendie est encore visible à l'accueil de la caserne actuelle. Ils n'avaient que des seaux en toile, charriaient l'eau en faisant la chaîne avec les seaux, des pelles et des pioches, une ou deux échelles.

Vers 1977, mon père a installé l'abribus dans ce corps de garde divisé en deux : abribus devant et pièce à rangement pour le cantonnier Roger Huguet, derrière, l'ancêtre des services techniques. Quand Maurice Gaussier devint adjoint de 1989 à 1995, le tracteur et autres objets du service technique furent rangés dans un hangar de sa ferme. La commune s'agrandissait, tout devenait trop petit.

Pendant la période où j'ai été conseiller municipal, de 1989 à 2001, la commune a acheté un ancien bâtiment agricole, rue André-Parrain, au n° 20, et y a installé les services techniques, un bureau, des toilettes, un garage avec une fosse pour réparer les camions et un endroit ouvert pour stocker le matériel.

Après avoir démoli le hangar, la mairie a revendu ce terrain comme terrain à construire, a acheté la ferme Cavan, les services techniques s'y sont installés.

En 2011, un dernier déménagement avec l'inauguration des nouveaux services techniques boulevard Sainte-Apolline. Pour y rester de longues années, enfin !

Agent double de 1994 à 1997

J'ai travaillé sur Courdimanche de 1994 à 1997, au poste d'ASPE (agent de surveillance point école), dans deux écoles, et au collège. Mais plutôt déprimant au collège ! Autant dans les groupes scolaires les enfants viennent avec les parents, on vous dit bonjour, mais au collège, ils sont vexés qu'on les fasse traverser ! Ça me plaisait beaucoup de rencontrer ces enfants, les familles.

Le boulot n'était pas très passionnant en soi, mais j'avais trouvé un moyen de le rendre intéressant. Ce quartier neuf était plutôt vide, personne pour vous renseigner. Il y avait souvent des automobilistes perdus. Dans ma casaque jaune j'avais un tas de trucs, les photocopies des plans des quartiers, même celui du Vexin (« *Gouzangrez c'est où ?* »). Avec le Stabilo je traçais le parcours et l'automobiliste était très content. Je servais de boîte aux lettres (« *Vous qui connaissez tout le monde, je cherche une maison, un chiot à vendre, je cherche une nounou* »), je notais... parce que ça m'intéressait. J'avais tout un bureau dans ma casaque, je prenais des notes, j'adorais mettre les gens en relation. Je faisais aussi de la distribution municipale, les publications municipales sont transmises par portage. J'ai fait tous les quartiers et quand je distribuais, je prenais note des maisons à vendre. Alors quand je voyais le papa qui voulait une maison... voilà ! J'ai adoré ce travail. J'étais un chaînon actif !



Le bassin du quartier Sainte-Apolline



A la retraite

On m'a demandé si je voulais bien aider des enfants aux devoirs chez eux, alors j'ai aidé une famille d'origine ghanéenne, qui habitait dans les nouveaux quartiers. La maman gérait toute la petite famille, le papa était steward au Ritz. Les deux garçons avaient du mal à s'intéresser, ils voulaient faire du foot. La grande fille, qui aidait beaucoup à la maison, faisait ses études. C'est elle que j'ai aidée le plus. Elle se débrouillait très bien, elle avait besoin de correction en français. J'ai beaucoup partagé avec elle. J'en garde un très bon souvenir. La maman est repartie vivre en Angleterre. La jeune fille, que j'ai revue cette année, est juriste là-bas. Une belle bulle dans ma vie de retraitée !

Le gîte de France

Quand j'ai cessé de travailler, transformer la maison en gîte était une idée concomitante avec celle de recevoir nos parents, et voilà ! il est en fonction depuis quatre ans. Avoir un gîte, c'est rester en contact.



Vue du village depuis le parvis de l'église



Se sentir courdimanchoise

Avant je traversais le village, pas plus. J'ai commencé à me sentir de Courdimanche quand on m'a demandé de participer à une liste électorale. A partir de ce moment-là, j'ai découvert Courdimanche presque physiquement. J'ai rencontré des courdimanchois investis, implantés sur le plan associatif. Je me suis sentie de Courdimanche en participant à la vie sociale.

On est d'un lieu, à partir du moment où on a créé des relations. Je n'ai pas envie de partir en retraite dans un lieu privilégié à la mer, mes relations sont tout autour d'ici, dans la ville nouvelle.

Je me sens d'ici parce que j'y suis née.

Je me sens bien dans la ville nouvelle, je vais dans les autres communes.

Ce que j'aime dans Courdimanche, autant mon grand cercle de relations que le caractère, les pierres, on n'est pas encaissé, il y a de l'air, il y a de la vue ! Avoir un enracinement, c'est aussi pour mieux s'ouvrir. La ville nouvelle a une âme, et Courdimanche a des points de vue.

Au fil du quotidien

5. Vers les autres



La compagnie du Petit Tulle lors de la première lecture publique
de *Courdimanche, voyage au fil des gens* dans le jardin de la ferme Cavan

Créer : rencontre avec la compagnie du Petit Tulle

La Compagnie du Petit Tulle a pris naissance après celle de leur premier enfant. Ils ont écrit un spectacle sur le métissage à la Goutte d'Or qui a très bien marché, *Histoire d'elles*. Quand ils sont arrivés ici, ils ont ressorti cette compagnie de l'ombre. Il y a maintenant trois ateliers, de chouettes groupes avec un noyau de fidèles.

« Je développe aussi l'atelier de lecture à voix haute pour parents et enfants, une manière de leur permettre d'expérimenter ensemble, de créer du lien. »

Et créer ici ? Ils y songent.

« Ce qui est de plus en plus clair, c'est que notre arrivée à Courdimanche marque un tournant dans nos carrières d'acteurs. Ici, nous avons fait le choix de nous engager. Nous avons développé les ateliers et le désir de créer des spectacles est intense. Reste à trouver du temps. C'est une des réalités de notre métier qui nous appelle sans cesse ailleurs. »

Un spectacle sur Courdimanche ?

« C'est un des projets auxquels nous rêvions, il nous manquait la matière, les histoires. Et les voilà qui pointent leur nez au travers de ces pages... »



Gîte situé rue André Parrain



Vous serez bienvenus chez nous

Courdimanche sur l'extérieur. J'incite les gens à faire pareil, il y a de la demande. Le gîte n'est pas contraignant comme les chambres d'hôtes qui doivent être dans l'habitation du propriétaire avec petit déjeuner le matin. Je suis contente d'avoir fait ce choix et c'est plus riche que je ne pensais. C'était d'avoir un complément de ressources et de rencontrer des gens. Mais je ne savais pas que ce serait aussi varié et aussi riche dans les relations, parfois ça colle et on se fait des amis, l'alchimie entre les gens on ne l'explique pas.

On reçoit des étrangers, des Belges, des Allemands, des Anglais, des Espagnols, des travailleurs roumains en ce moment, la grande majorité sont des Français, qui viennent visiter Paris et découvrir la région. Un endroit où se poser au calme. L'été, on dort fenêtres ouvertes. Après une visite à Paris plutôt trépidante. Beaucoup prennent le RER. Une famille allemande va à vélo à Cergy-le-Haut et prend le RER. J'ai toute une documentation pour aider les clients ; on est censé valoriser le Val-d'Oise ; ils vont sur Versailles, Rambouillet, le Parc aux Etoiles proche d'ici, la France Miniature, Royaumont...

Les Cahiers de l'espoir



Elle est née en 2004 avec un monsieur passionné de 4x4 au Maroc, l'organisation des voyages qu'il pouvait faire ne lui convenait pas. Il a sympathisé avec un instituteur au Maroc, et l'association d'instituteurs. En 2008, il a mis une annonce dans une revue de 4x4 et je lui ai proposé de partir avec lui pour une action humanitaire dans les écoles. Les contacts ont été multipliés, et il y a trois ans j'ai repris la présidence. Maintenant on est 21, des copains. Cette association humanitaire est domiciliée à Courdimanche. On fait le Forum des associations en septembre, un reportage dans le journal de Courdimanche, les marchés de Noël, les brocantes. Pour récupérer de l'argent, je vends en brocante, Emmaüs France et des personnes nous aident ; on vend des objets artisanaux qu'on achète au Maroc, on fait du miel. J'ai acheté 8 ruches baptisées au nom de mes petits-enfants.

Avec un copain on met nos ruches ensemble quand c'est la période ; la vente du miel sert à l'association. On n'a pas eu de perte d'abeilles. On va maintenant essayer de les mettre en ville. Les Cahiers de l'espoir, ça me tient à cœur, la Ville nous aide. On va au Maroc une ou deux fois par an, il y environ 2.500 à 3.000 km. On apporte du matériel, vêtements, livres, crayons, qu'on nous a donnés. Cette année on a acheté 25 vélos là-bas, le choix est fait par les instituteurs. L'année d'avant c'était du matériel audiovisuel, là où ils avaient de l'électricité. Si on a des financements



on peut acheter d'autres vélos. Cette année, 8 ordinateurs. On amène des fauteuils roulants, 2 ou 3, on va les porter chez les gens. Ils nous écrivent des poèmes. On aimerait faire un échange entre les écoles de Courdimanche et celles au Maroc pour avoir des correspondants. On intervient aussi à 2.000 mètres d'altitude, et là, ils ne parlent pas arabe mais berbère.

On a financé une année à l'école pour une jeune, en plus de sa bourse.

On cherche plus d'adhérents, des gens susceptibles d'aller au Maroc.

On a besoin de salles, on pousse les meubles chez nous. Je suis un incondtionnel du Maroc, Je l'ai traversé dans tous les sens, j'ai eu des contacts mais le voyage est aux frais des participants. Et des personnes pour prendre ma succession...

Il manque de la com', il faut du temps !

On part un mois, dont deux semaines de vacances en montagne avec un guide. On est accueilli, le pain, les gâteaux, le miel, des chants, une journée de fête, c'est le cœur qui parle...



L'écoquartier du Bois d'Aton viendra faire le lien entre les différents quartiers de la ville.

L'écoquartier du Bois d'Aton

Ce sera un lien physique entre le bas et le haut. Il faut voir qu'on est dans la même ville. La jonction sera faite, il restera un espace sans maisons, un pré avec des chevaux. Un travail avec les urbanistes et les promoteurs. La gendarmerie s'y installera, ainsi la salle de gendarmerie actuelle redeviendra salle du conseil municipal. Sur le quartier du Champ d'Arthur vide, sera construite la maison de la culture, terrain déjà prévu pour un équipement public, en face du centre commercial, avec des salles pour les associations de musique, le conservatoire et les bureaux des services municipaux. L'équipe municipale de l'époque avait choisi de raser l'ancienne mairie-école, un vrai choix politique. On savait que la partie la plus dense serait la Louvière et il aurait été logique de construire un équipement public majeur et de maintenir la mairie-annexe dans le village. Il n'y avait aucun service municipal, on a mis la police municipale et le service Enfance-Jeunesse.

1 l y a le haut et le bas, mais cela change. Au départ, les anciens du terroir, puis arrivent de jeunes couples avec des enfants, le profil change. Le haut et le bas, ou le vieux village et la ville nouvelle. Ce nouveau quartier, je le vois comme une chance pour créer des liens, même si ça bouge, les gens du bas montent et, aux Journées du patrimoine, les gens du haut descendent aussi.
- « *Tiens, il y a un lavoir à Courdimanche...* »

À la distribution des dictionnaires pour les CM2, en juin, beaucoup d'enfants ne savent pas où est la mairie. Ils sont reçus dans la salle Claire-Girard, j'explique Claire Girard et la fonction de la salle de conseil. Encore ce sentiment du haut et du bas. Le nouveau quartier entre les deux sera un lieu de rencontres.

Nous travaillons avec les habitants, des réunions publiques sont organisées.
Pour innover nous devons :

- Passer à l'énergie passive, le BBC, c'est déjà dépassé !
- Installer des parkings plutôt éloignés des habitations, des circulations douces, des voies vertes.
- Avoir du petit collectif (pas plus de 2 étages), des maisons de ville, de l'habitat partagé.

- Choisir des matériaux pour des économies d'énergie.
- Gérer la collecte des eaux de pluie avec des fossés et des bassins qui pourront alimenter en eau des jardins partagés.
- Poser des toits végétalisés, des panneaux solaires.
- Sans oublier un arboretum, en lien avec le patronyme, le Bois d'Aton.

Il existe déjà un groupement de consommateurs, en liaison avec des producteurs comme actuellement ceux du Perche, qui se font livrer une fois par mois ce que l'on ne trouve pas localement : la viande, le fromage, les jus de fruits, les œufs, le lait, la crèmerie, les pommes de terre, les pommes bio. Pour les légumes, ce sont des circuits courts avec les producteurs de Cergy.

Au fil du quotidien

6. Le coq de l'église



Installation du coq en 1990



L'envol du coq

*J*e l'ai posé.

Le coq d'avant avait été fait par un maréchal-ferrant, le père de l'ancien maire Jacques Dauvergne. Il l'avait fait dans un casque de pompier pendant la Seconde Guerre, un casque en cuivre. C'était le 21 juin 1990. Ils ont restauré l'église, mis un paratonnerre mais le coq ne pouvait plus aller sur le paratonnerre, alors ils m'ont demandé de refaire un coq en cuivre avec les plumes. Un beau coq, il ne brille plus comme au début, il est oxydé, vert de gris. Je l'ai monté avec ceux qui ont installé le paratonnerre, ils ont mis les cordages en rappel.

Un vrai coq gaulois, il est martelé, il faudrait que vous montiez pour l'astiquer ! C'est mon coq là-haut, j'irai peut-être au paradis alors ! Il a eu du succès.



COURDIMANCHE (Seine-et-Oise). — L'Église

L'église de Courdimanche a été bâtie pendant la seconde moitié du XII^e siècle et XIII^e siècle, à droite on aperçoit la mairie



Un artisan artiste

Dans tous mes travaux artistiques, j'ai été bien renommé, et celui-là, c'est mon coq. J'ai fait des petits travaux localement, pour les gens ici, comme les grilles du Foyer rural, les grilles du parc Gérard-Philipe.

J'avais un métier, ferronnier d'art. Je faisais quatorze heures par jour et j'étais payé à « *coups de pied dans le c...* » en parlant poliment. J'avais des copains en usine mieux payés, j'ai donc fait vingt ans chez Simca en équipe de sécurité-entretien. Ils ont supprimé les équipes quand Peugeot est arrivé, alors j'ai repris mon métier et je me suis installé à mon compte, dans le garage de ma maison en janvier 86, j'avais quarante-quatre ans. J'ai démarré parce que j'avais un gros chantier qui m'était proposé, un collègue ayant disparu dans un accident. C'était à Gargenville, pour un portail, des grilles de défense, et un escalier extérieur. J'ai démarré parce que j'avais ce gros chantier. De fil en aiguille j'ai pu travailler, beaucoup à Paris, des enseignes de magasin, des escaliers, des tables.

Je suis Meilleur Ouvrier de France. Mon dernier gros chantier fut les Archives nationales, à Paris.



Entretien avec le coq qui voit tout !

- Ah ! Ils ont eu peur, peur de tomber quand il a fallu me monter là-haut avec les cordages. Moi, la montagne je ne connais pas, alors quand ils ont dit « *il va monter en rappel* », c'est moi qui ai eu peur ! L'ancien, ils l'ont descendu sans vraiment faire attention, mais pour moi, ils ont pris toutes les précautions ; j'ai pourtant une carcasse solide. Aujourd'hui, je suis vert, pas de peur, mais à cause de l'oxydation du cuivre ; tout en cuivre, je durerai longtemps.

Ce jour-là, il faisait du vent, le curé entraînait et sortait de l'église en ne sachant pas comment s'y prendre pour me bénir : il n'avait jamais « *béni un bout de ferraille* » !

Cette année-là, c'était la fête là-haut : le paratonnerre et moi, tout a été changé.

Il paraît aussi que l'église a tremblé le jour où des parkings ont été creusés, sous la mairie. Pourvu qu'elle tienne ! En fait, je suis vert de peur... Je vois bien les étais qui soutiennent les murs. Oh ! Oh ! Faites quelque chose !

Mais ça m'amuse d'être là-haut, car je vois tout : monsieur Pierre. qui va à son jardin avec sa brouette, madame Henriette. qui trotte vers la boulangerie tous les matins à la même heure, vers les 8 h, les gosses d'en haut qui vont à l'école Parrain accompagnés de papa ou de maman ou des deux parfois, et les voitures qui oublient qu'elles filent dans un village qui veut rester tranquille...

Avant, je logeais dans le garage de Jean, mon inventeur ; j'avais hâte de sortir, il m'a bien réussi, je crois qu'il en est très fier et moi aussi, de lui !

Au fil du quotidien

7. Une jeune femme courdimanchoise



Bassin de la Louvière



Mes premiers souvenirs

Souvenirs. Quand ma mère nous emmenait à Champion, à Puiseux-Pontoise, à pied. Souvenirs de la grande section de maternelle, de la kermesse de l'école, du feu de la St-Jean, qui n'existe plus, ce rendez-vous tant attendu ; on s'empressait d'aller au Champ d'Arthur pour admirer ce feu même si on n'en connaissait pas beaucoup la signification ni l'histoire. On voulait être ensemble, courir avec les copains, les copines.

Souvenirs. A la fête de la musique, au gymnase Ste-Apolline, c'était aussi un moment de rencontre des mamans maghrébines, un moment convivial qu'on n'a plus aujourd'hui.

Chacun est cloisonné à sa vie ; des mamans sont parties, cela a désolidarisé ce groupe qui partageait la même histoire. Tous les dimanches, on se réunissait chez une mère de famille, on ramenait des petits plats, on dansait, on se maquillait, des moments marquants en terme de convivialité. Une routine. Ça n'existe plus. Souvenirs.

Je me sens bien ici

Je suis né à Cergy-Pontoise, à Cergy-le-Haut. Mes parents travaillent à Paris.

Avant je venais à l'Antenne jeunes le week-end, mais c'est fermé le samedi.

Je fais du foot avec les copains au stade. Je viens jouer ici, me reposer ou me réchauffer, discuter, j'aime jouer au billard, au Ping-Pong. Mes copains habitent à Cergy-le-Haut, alors, on se voit au Bontemps. Je me sens bien ici, il y tout ce qu'il faut, un stade, de l'espace pour faire du foot, il y a l'Antenne jeunes et un autre parc, un parcours de santé. On est en ville, je ne me sens pas à la campagne. Au village, j'allais y faire du vélo dans les descentes, dans les chemins.

Et maintenant ?

Plus maintenant, je n'ai plus de vélo. Les filles sympas, je les rencontre au village mais les filles descendent plus souvent qu'on ne monte ; elles viennent au collège, on les raccompagne à l'arrêt de bus... Il n'y a rien à faire au village, on ne s'invite plus les uns chez les autres. Ça se faisait quand on était petit. Il faudrait plus de parcs, un terrain, des cages, c'est tout. Après le collège, je viens tout le temps ici, à l'Antenne jeunes.



Je m'intéresse aux projets

*Je vais au lycée à Cergy, je fais tout à Cergy, c'est plus grand, il y a plus d'activités...
Je dors à Courdimanche. Je ne vais jamais au village, il n'y a rien à y faire, je ne vais pas au café.
Si j'y vais, c'est pour aller à la mairie, c'est tout. Je vais au village... une fois par an.*

*Les fêtes, on peut les faire sur Paris, dans des salles, pas ici.
Je viens cette année à l'Antenne jeunes, je m'intéresse aux projets, je désire passer le BAFA.*
Alors, je participe activement.*

** BAFA : brevet d'aptitude aux fonctions d'animateur*

ICI, j'ai découvert le monde

Courdimanche est un laboratoire de la vie sociale, du développement social. Quand je disais que je venais de Courdimanche, on me répondait : « *Tu viens de la campagne.* » Le secteur est développé, pour moi, j'habitais dans l'urbain, comme à Cergy. Il y avait les querelles de quartier, comme à la télé. Entre enfants, sans pour autant être violents, on avait besoin de protéger notre territoire. Il y avait le TT (Trou Tonnerre) le BDC (le boulevard des Chasseurs). Le BDC couvrait aussi la Planète Bleue, rue des Bernaches, le quartier du Bassin. Là-haut, on l'appelait « *la campagne* », le golf, c'était le Neuilly de Courdimanche. On avait peur de ne pas être à la hauteur. Je me mélangeais avec « *les campagnards* », « *les bourgeois* » et les copines du TT en rivalité avec nous, parce qu'on venait du BDC. Mais même si on était du BDC, on avait la sensation de venir d'une même ville, Courdimanche, c'est ce qui nous réunissait. Au collège on se sentait solidaire et on faisait partie d'un même groupe. L'école a joué ici son rôle. On avait besoin de stimulation, de sensations, de se sentir des caïds. Pourquoi à Cergy, ils se tapent dessus et pas à Courdimanche ?

Courdimanche c'est le cadre de vie idéal, la fraternité. Et c'est ici qu'avec mes yeux d'enfant, j'ai découvert le monde. Si aujourd'hui je suis passionnée par toutes les cultures, ce n'est pas par hasard. Courdimanche y a contribué.

Au fil du quotidien

8. L'engagement citoyen

Les années 60

Quand je suis arrivé à Courdimanche dans les années 60, j'ai pu me présenter sur une liste ici, sur la liste Pour le Progrès des Intérêts Communaux. Cinq ont été élus, cinq de gauche. A l'époque on barrait les noms sur les listes. On a organisé des bals pour les jeunes et moins jeunes et beaucoup d'activités sociales, mais j'ai abandonné. Trop de bâtons dans les roues et on n'allait pas dans le même sens. Certains s'opposaient à la ville nouvelle. J'ai même vu les paysans avec des fusils de chasse, devant la préfecture, mais c'est bien grâce à la ville nouvelle que certains se sont enrichis ! Avant, c'était trop terre à terre. Avant.



Les années 80, une période de transition

Depuis les années 60, le village faisait partie de la ville nouvelle (15 communes). La préfecture de Cergy surgit, seule, au milieu des champs en 1969. Le collège de Courdimanche ouvre en 1989 (ZAC de Ste-Apolline) : la ville avançait.

Dès 1983, la décision de la municipalité a été de rester dans la ville nouvelle, d'être partie prenante plutôt que de subir. Des oppositions très fortes. Les conseils municipaux, pendant quelque temps, ont été très tendus et nécessitaient la présence des gendarmes. Ces années-là ont été une charnière. Les bons de lait de la guerre accumulés comme des mille-feuilles dans des casiers métalliques, les budgets reportés avec 5% systématiques sur chaque ligne budgétaire, les fossés dans la commune... Il était temps de changer ; on pouvait se croire encore dans les années 60. Le maire a même acheté un piano sur ses deniers personnels pour démarrer l'école de musique actuelle.

Les années 80, une vraie période de transition.



Les années 90

En 89 on a fait une liste dissidente, après plusieurs démissions. Rémy Allain, le maire, après un grave accident, ne pensait qu'à faire la fête. Il voulait que Carlos se présente avec lui. Il pensait que des mariages allaient se faire à Mirapolis, comme à Las Vegas. On savait bien que de nombreuses difficultés allaient se présenter avec la ville nouvelle. On était 15 élus pour environ 900 habitants. De nouveaux habitants, peu de personnel, une secrétaire de mairie, une femme pour le ménage et la cantine et une ou deux à mi-temps, et un garde champêtre.

1989 : ouverture de la Louvière avec 18 classes, du collège, et les années suivantes, ouverture de la crèche, des Croizettes, du gymnase, du centre de secours pour les pompiers, et du centre de loisirs. Le nombre d'habitants a triplé en très peu de temps... Pour la construction de la nouvelle mairie, nous n'étions pas aidés au niveau administratif. Un chargé de mission, M. Werdnig (le patio de la mairie porte son nom) du Conseil général nous a aidés pour monter les dossiers, pour faire les demandes de subventions. On faisait tout, comme embaucher le personnel, la directrice de crèche, les ATSEM, les auxiliaires de puériculture et les animateurs.

J'allais tous les jours à la mairie, tous les après-midi, avec des réunions tous les soirs. J'ai eu du mal au début ! Mais je me suis habituée, une bonne expérience !

Je me suis occupée du scolaire et de la petite enfance. Les conseils de parents d'élèves étaient très animés. De quoi avoir des migraines ! Tout allait si vite...

Les élections en 2008

Fort et collectif. De voir que tout le temps passé et le travail qu'on avait fait en allant à la rencontre des gens, avaient « payé » même dans les endroits où c'était plutôt traditionnel. Fort, le moment où on s'est retrouvés, et collectif quand nous étions tous ensemble.

Comme un acte de naissance dans le village, je faisais partie de cette communauté. Rien de personnel, c'était collectif. Je suis toujours étonnée de voir comment il y a encore au bout de trois ans et demi autant d'implication des gens autour de ce projet. Pas d'usure. Cet élan, dans la mesure où cela demande du temps, de l'investissement avec les gens là quand il faut, ça m'épate, il y a de la ressource.

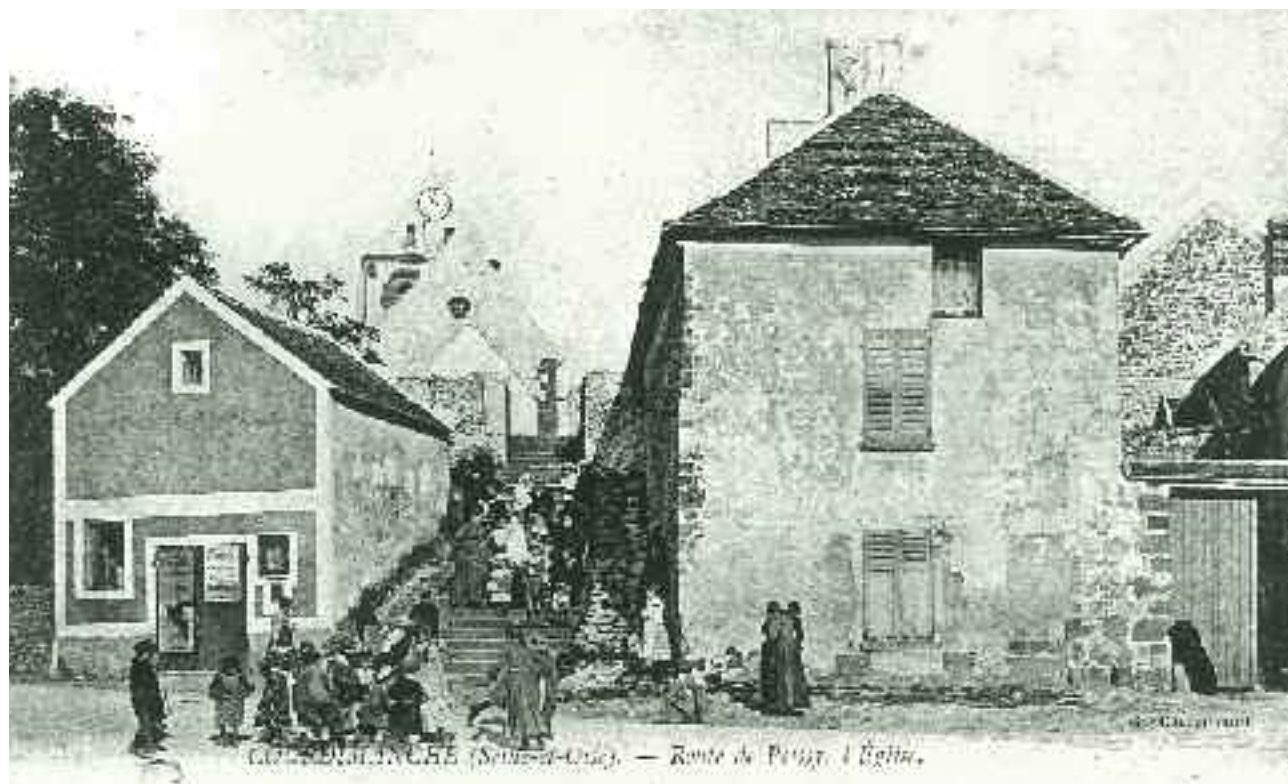
L'engagement, qu'il soit associatif, politique, religieux, est vraiment le moyen de faire partie d'une communauté.





Au fil du quotidien

9. Les loisirs



Vue depuis l'actuelle place Claire-Girard un jour de baptême



La soucoupe volante

C'était dans les années 50, on avait récupéré une parcelle de M. Langlois qui avait fait céréales sur céréales, la terre était plutôt maigre, alors pour rattraper on mettait les moutons, pour fumer le sol. Mon père avait embauché un nouveau berger qui restait sur place, dans sa roulotte au fond du pré. C'était fin septembre, le berger était dans sa cabane, il aimait lire, il avait toujours un livre et ce soir-là il devait être entrain de lire. Je faisais un billard avec un copain au bureau de tabac, et soudain un gars de Menucourt entre, tout tremblotant et dit :

- « *Y'a une soucoupe volante là-bas sur le bord de la route !* » A quatre ou cinq on est montés dans une voiture, y en n'avait pas beaucoup à l'époque. Il nous a emmenés et là, tous les yeux des moutons brillaient avec les phares, la lampe à pétrole était allumée, les yeux des moutons c'est comme les yeux des chats ! Drôle de soucoupe volante !

A l'époque on parlait souvent de soucoupes volantes, trois jeunes de Pontoise avaient même fait croire avoir été enlevés, la télévision était venue... Tout était faux.



L'arbre de mai



L'arbre de mai

Au mois d'août, à la fin de la moisson, les ouvriers à la ferme couvraient un arbre de guirlandes, avec un bouquet de blé, d'orge et d'avoine en croix, et le posaient à l'entrée de la ferme. Il y avait aussi le repas de fin de moisson : la passée d'août.

La belote

Le dimanche soir, les anciens se retrouvaient au café, une quarantaine de personnes sur une dizaine de tables, pour jouer à la belote. Une tradition de village qui a disparu dans les années 70. Mon grand-père, le dimanche soir, allait au café pour la belote. Ma grand-mère mangeait seule tous les dimanches soir.

La télévision

Je suis allé voir la télévision pour la première fois chez Arthur Carpentier pour le couronnement de la reine d'Angleterre, sur un écran de 25 cm environ. C'était en 1953.



Rue du Maréchal Leclerc il y avait une gare.
Aujourd'hui ce bâtiment est dédié à la petite enfance



Les journaux pour enfants

Après l'école, après la guerre, je m'arrêtais avec d'autres garçons auprès du vélo du marchand de journaux, qui, lui, était au bar. Comme il y restait longtemps, on avait le temps de lire *l'Intrépide*, *Fripounet*, *le Journal de Mickey*.

Au cinéma

Au café, il y avait du cinéma, une fois par semaine jusqu'à la fin des années 70. En été, c'était dans la salle de bal et, en hiver, au café. Le « vieux loup » apportait les films en bobines. Il avait souvent deux films, un pour Boissy-l'Aillier et un pour Courdimanche. Mais parfois, il n'avait qu'un film en deux bobines. Il commençait la première partie avec la première bobine dans un village, la deuxième dans l'autre et à l'entracte filait, avec sa voiture décorée de rondins de bois, échanger les bobines. Une salle commençait donc le film à la moitié et finissait par le début...

Il nous faisait aussi des tours de cartes, un vrai prestidigitateur !



Un train entre Begg et Atterton le temps d'un bel été indien (vers 1900).

Château



On tourne

En 1973, Denys de La Patellière est venu à Courdimanche tourner des scènes de son film ***Prêtres interdits*** avec Robert Hossein, Pierre Mondy et Claude Piéplu. J'ai pris des photos de mon grenier, mais je les ai toutes données.

La mère Mâ et la Grande Berthe (elle faisait les piquûres)

Laveuses pour les habits des célibataires, elles raccommodaient aussi les vêtements des gens.

Un des fils de la mère Mâ a, un jour, tué une vache.

- « *Elle m'a regardé, j'ai eu peur, je l'ai tuée.* » Son fusil lui a été confisqué.

Du DDT (insecticide) a été mis sur le corps du jeune homme, pour faire une blague, il avait des poux : « *C'est drôlement bien ton produit, je les ai tous retrouvés dans mon slip !* ».

Le taco ou petit train et autres transports

Le train a fait la liaison Pontoise/Courdimanche/Sagy/les Mureaux de 1912 à 1949 et fut remplacé par le bus, un aller le matin, un retour le soir.

Le bus venait de Menucourt, tournait sur la place pour repartir vers Boisemont.

Mon grand-oncle, né à la fin du XIX^e siècle, allait faire ses études à Pontoise, au parc aux Charrettes. Il allait à pied en coupant à travers champs même quand il y avait de la neige.

La ville s'anime

La fête foraine a eu lieu jusqu'en 1960 sur la place du village. On l'a déplacée au terrain des Cerisiers, rue Leroux, la propriétaire ayant laissé l'accès à ce terrain jusqu'en 1975. Puis à nouveau déplacée à l'école André-Parrain jusqu'en 1985. Depuis, plus de fête foraine ni de bals, il y avait trop de bagarres.

Dans les années 70, il n'y avait que la fête foraine en mai, le bal du 14 Juillet sous tente au terrain des cerisiers et le club de football.

Le repas des anciens : un an après avoir été élus, **en 1972**, nous l'avons organisé. Nous avons servi tous les anciens. La mairie était présente mais l'idée venait des 5 élus. Ma mère, qui avait le café-tabac-restaurant à Boisemont, nous avait fait un prix et on avait servi nous-mêmes, dans une grande salle, là où elle organisait les repas, les banquets, les bals. Avec M. Maître, un cultivateur, je suis si fier de lui, il a 91 ans maintenant...

En 1976 le club de pétanque est créé.

En 1977, l'idée d'une association indépendante de la mairie voit le jour pour l'organisation des fêtes et les activités. Voilà l'Association du foyer rural, sans foyer. Il fallait, à l'époque, cinq années d'activités bien budgétées pour démarrer l'étude de la construction d'un bâtiment. Alors, les fêtes se sont succédé : fête foraine du printemps, en septembre, bal à thème sous tente le samedi et kermesse le dimanche, pour rentabiliser la location de quarante-huit heures ! Nuit costumée, buffet campagnard, le feu de la St-Jean...

Le 18 septembre 1982 ce fut l'inauguration du Foyer rural avec 610 adhérents pour 1.000 habitants, et le salon artistique des peintres amateurs du Val-d'Oise.

Il y avait 4 commissions :

- **Le club du 3^e âge** : très actif avec de nombreuses sorties, ils attendaient cette salle pour leurs rencontres cartes et jeux du vendredi.
- **Les affaires culturelles** : la bibliothèque, sorties éducatives enfants et jeunes, voyages, spectacles, théâtre, labo photo, cinéma, cours d'anglais, peinture sur soie.
- **La section sportive** : avec des randonnées pédestres, cyclotourisme, volley, football, Ping-Pong, et pétanque, avec 90 licenciés et 35 enfants.
- **La section fêtes** : une fête à peine finie, une autre était déjà prévue.



Le 16 octobre 1982 premier bal en salle, animé par l'orchestre « les Strauss ». Le 27 novembre de la même année, soirée cabaret avec chanteurs, prestidigitateurs, guitaristes. La St-Sylvestre avec 220 couverts, bal costumé, barbecue, brocante. La première en 1982. A un moment on faisait des bals tous les mois...

Je me rappelle la soirée strip-tease avec une publicité alléchante et les fameuses notes de musique en bas de la page, aucun d'entre nous n'était musicien, nous avons mis des notes au hasard : on a eu des ennuis, cela choquait et des personnes ont même cru que c'était une écriture particulière... un message codé... quelle histoire ! On a failli fermer le club ; ce soir-là, on n'a rien vu, la lumière s'était éteinte à temps...

La section fêtes faisait vivre l'association.

Le 20 mai 1987, le Parc d'attractions de Mirapolis a été inauguré par Jacques Chirac, Premier ministre. Et Thierry Sabine avec sa grande caravane pour le redoutable prologue du dixième Paris/Dakar : 200.000 spectateurs. Quelle ambiance !

Cette année-là, le 14 décembre, M. André Parrain, l'ancien instituteur de 1923 à 1958, est décédé.



A l'époque de Mirapolis (de 1987 à 1992) Carlos, le chanteur qui avait un petit studio dans le Parc a voulu se présenter en 1989 avec le maire Rémy Allain sur une liste. Beaucoup de gens ont cru que ce serait la fête en permanence, alors ils ont perdu les élections ; Carlos avait promis un bus chargé de jouets pour les enfants. Jamais vu. Il était drôle, il aimait manger des sardines à pleine main.

Le maire avait acheté un train et il emmenait les enfants pour aller au Parc Mirapolis, sans les parents ! Un sacré bonhomme ! Il s'est réveillé d'un coma, suite à un accident, le jour du feu d'artifice en s'exclamant :

« *Vite, je dois aller au feu d'artifice !* ».

Les tennis ont été construits **en 1988**.

L'activité bals et fêtes a drôlement ralenti dans **les années 90**.

En 1992 les deux cloches qui avaient disparu pendant la guerre, la Claire (en souvenir de Claire Girard) et l'Apolline (le nom du quartier), fabriquées à Villedieu-les-Poêles, ont été installées dans l'église par l'évêque de Pontoise, M^{gr} Thierry Jordan. De quoi réveiller les villageois !



Au fil des rues

*En lisant une carte,
en se promenant,
on peut retrouver un peu de l'histoire du lieu*



nom du village d'origine romaine interprété de plusieurs façons :

Curia Dominici (ferme de Dominique)

Curia Dymanche (propriété Dymanche)

Curtis Dominica (villa du seigneur)

Court-demanche en 1801



L'eau, le sol et le climat

Le maulu (le mauvais bois), les molins, Meulan : les résurgences d'eau.

Le grès : des pierres de grès ont été extraites du sol et « à côté de la ferme, on montait dessus pour voir la tour Eiffel ou voir les péniches de Conflans-Ste-Honorine qui brûlaient pendant la guerre. »

Trou tonnerre : « C'est un espace où les orages faisaient souvent la fête, un trou d'air ; au fur et à mesure de la construction des habitations, les orages se sont éloignés, le trou d'air a disparu. » Il y a longtemps, on a même imaginé la chute d'un aérolithe.

La flore et la faune

Les coudraies : plantations de noisetiers.

La louvière : vient de louvererie, élevage pour la chasse aux loups. « La Grande Louveterie » devenue « la Grande Maison » au XIV^e siècle ou le grand loutetier d'Henri IV, Claude de l'Isle, seigneur à Courdimanche au XVI^e siècle. Couverte de forêts, il y avait sûrement une meute de loups. Aurait pu s'appeler « le miroir ».

Les croizettes : la croizette, petite croix, ou variété de gaillet, ou gratteron (plante herbacée), ou croisée des chemins.

L'organisation de la société

Bois de la Justice : lieu où se pratiquait sûrement la justice.

Le chemin de ronde : qui contourne de loin le village.

Le Fief à Cavan : lors du remembrement, le géomètre a regroupé plusieurs parcelles et les a attribuées à M. Cavan, agriculteur à Courdimanche.

Aurait pu s'appeler rue au Blé (à cause des moissons).

Le Champ d'Arthur : parcelle attribuée à M. Arthur Carpentier.

Une troisième école des Terres Noires avait été prévue.

Cour Boucher (maçon M. Boucher) et **cour Michaux** (grainetier M. Michaux).

La chrétienté

Ste-Apolline / Apollonia : selon Raoul de Presles (1316-1382), juriste, un temple voué au culte d'Apollon occupait la place de l'église actuelle face aux deux autres collines « Mons Jovis » (Montjavoult) et « Mons Mercurii » (Montmartre) à égale distance.

Cité St-Martin, rue Vieille St-Martin : (336 en Hongrie actuelle/397 à Candes - 37). St-Martin est le patron de la paroisse de Courdimanche.

St-Louis : Louis IX est né à Poissy le 25 avril 1214 et fut canonisé saint Louis en 1297, après sa mort en 1270.

Les anciennes terres

Les friches aux Malades (une maladrerie), le Mauvais Pas (mauvais passage ou chemin creux), les Marelles, les Epinaux (haie d'épines), la Cannetière (terrain humide avec roseaux), la marnière de la Petite Femme, la marnière des Murgers Blancs (champ de pierres calcaires), le fond du Montoire, les Terres Noires, la Charbonnière (bonnes terres à blé), la partie Sous le piège (terre de chasse ?) la partie du chemin de Croissant, le Poitronnier, la Chasse, les Terres Bergères.

Le nom des rues

Les grands hommes (plutôt au village)

Les sciences

Rue Joliot-Curie : Jean dit Frédéric (1900/1958) physicien et chimiste.

La dernière guerre

Rue du Maréchal Leclerc (1902-1947), allée Charles-de-Gaulle (1890-1970) place Claire-Girard et rue Raymond-Berrivin (fusillés par les Allemands à Courdimanche le 27 août 1944).

Les hommes importants localement

Rue Charles-Cavan, sente et impasse Henri-Legendre (anciens maires), impasse François-Lambert (agriculteur et habitant cette impasse), rue Jacques-Lambert (déporté STO, service du travail obligatoire), rue et école André-Parrain (instituteur à l'école du village de 1923 à 1958), rue Gaston et Ernest-Leroux (conseillers municipaux), ruelle Julien-Bombe (tué en 1940), rue Martial-Labbé (déporté STO).



L'eau et le sol

Chemin de la mare Giroux, de la mare Bicourt, de la mare St-Martin (sa descente en pente douce permettait aux chevaux et aux vaches de s'y abreuvoir), clos des Rives, villa des Grès, chemin du Bassin (à cause du plan d'eau), allée du Puits Maulu.

La faune

Les oiseaux : rue du Rossignol, des Alouettes, des Cygnes, de la Palombière, des Bernaches, des Pluviers, des Faisandeaux, du Grand Tétrás, des Perdrix, de la Bergeronnette, des Gélínottes, de l'Eider, du Martin-Pêcheur, des Verdiers, de la Bartavelle, de l'Oiseleur.

Les mammifères et la chasse : allée de la Biche, du Faon, du Chevreuil, des Marcassins, du Cerf, du Daguet, boulevard des Chasseurs.

Les insectes : chemin des Libellules.

La flore

Chemin des Châtaigniers, des Saules, des Grands Bouleaux, de l'Alizier, des Roseaux, promenade des Coudraies, allée des Lauriers, des Erables Blancs.

Les institutions

Rue de la Gare, rue des Ecoles, de la Grange Neuve, rue du Bois de la Justice.

Les constructions style « british » des années 80-90

Allée des Greens, allée St-Andrews (du nom d'une ville écossaise qui possède le golf le plus ancien et le plus réputé), clos de la Nivelle (golf dans le Sud-Ouest), clos de Chiberta, clos de Mandelieu, allée de Chantaco, allée de l'Albatros (terme de golf : trois coups en dessous du par), allée de la Chandelle ; tous en référence au golf.



Les nouvelles constructions des années 2000 qui s'ouvrent sur la littérature science-fiction

« *Il nous est peut être réservé d'être les Colomb de ce monde inconnu* »
(Jules Verne)

Rue du Capitaine Némó (*Vingt-Mille Lieues sous les mers*, Jules Verne), rue du Désert aux Nuages (*Voyage au centre de la terre*, Jules Verne), allée de la Planète Bleue, de la Couronne Boréale (*Une ville flottante*, Jules Verne), du Président Barbicane (personnage *De la Terre à la Lune*, Jules Verne).

L'appellation « *rue des Vaisseaux fantômes* » n'a pas été retenue.

Les noms de ces rues ont été choisis dans le cadre d'un concours au collège du Moulin à Vent et au lycée Jules-Verne.

Et le fameux boulevard de la Crête et rue de la Côte des Auges qui rappellent la topographie du lieu.

***NOUS TENONS À REMERCIER VIVEMENT,
POUR LEUR PARTICIPATION ET LEUR GENTILLESSE :***

Adetayo - Alexis - Aliya - Alaïs - André - Aurélien

Bénédicte - Bénédicte - Brigitte

Chantal - Christiane - Claude - Claudine - Clémentine - Cyril

Denis - Dominique - Émeline

Franck - François - Gérard - Isabelle

Jean - Jean-Pierre - Johann - Kathy

Lahna - Laly - Laurane - Léa - Léa - Lucie - Lucien

Manal - Manoël - Manon - Maryam - Maryse - Maurice - Mathieu - Michel - Michèle

Monique - Nicolas - Pascal

Raymond - Raymond - Roland - Romain

Sandrine - Simone - Sylvette



Pour son élan et son soutien

Nicolas

Pour leur aide précieuse

Céline, Elodie, Etienne, Patrick, Sandra,

Vincent

Pour leur accueil chaleureux

tout le personnel de la mairie

et les élus

Et pour son dynamisme et sa confiance,

Madame la Maire, Elvira Jaouën

Sans oublier un petit clin d'œil à

Isabelle

CRÉDITS PHOTOGRAPHIQUES

Photos de couverture

Remerciements à tous les Courdimanchois qui ont accepté de poser pour Lionel Pagès et EDITH.

Photos gracieusement prêtées par les familles

BANNIÈRE - PRÊCHEUR

DAUVERGNE - DÉON - DE VERDILHAC - FRIGOUT - FUMERY - LEUREGANS - LHOMME

MORIN - SAUTRET - TISSIER - VEDOVATI

Peinture gracieusement prêtée par

M. Dominique BOHELAY artiste-peintre

Peintures non signées, prêtées par

L'association Art et Patrimoine

Documents extraits du rapport diagnostic archéologique du 16/02/2009 au 27/03/2009

Aurélien LEFEUVRE



Mise en page : Umwisa Masikini - Agnès Brisseau - Vincent Mangué
Création graphique : Umwisa Masikini
Imprimé par TPI S.A.S - La Frette sur Seine - 95
Dépôt légal à parution

« Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que se soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayant cause, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle. »

Toute erreur ou omission est purement fortuite et involontaire